

Gilles Cailleau

CARMEN-CORSAVY-CARMEN

journal de création

9-21 juin 2018

*À Cyril et à Valérie, dont les rires et les cris
aigus résonnent encore sur les pierres,
Et pour Jean-Claude, et pour Annie,
Pour Michel que je ne connais pas,
Pour Katia et pour Rosalie...*

LUNDI

Ce journal, que je commence 16 mois avant le jour de la création, est le tout début du chemin. *Carmen* appartient à une espèce à gestation lente.

Dans le livret il n'y a rien. Rien pour s'appuyer. Tout est d'une vacuité qui me terrifie. Des clichés, des raccourcis, de l'écume. Rien n'est profond. Comment, de quoi partir ?

Partir du début, il y a des hommes et des femmes qui se cherchent. Qui s'épient. Il y a beaucoup de phéromones, de testostérone, d'endorphine.

C'est le métro à 5 heures du soir, comme dit Baschung. De loin on ne voit qu'une foule mais il suffit de laisser traîner l'oreille pour entendre des histoires.

*

Tout commence quand même par une scène de harcèlement.

*

Pourquoi tout me ramène à chaque fois à l'Iliade et à l'Odyssée ? Entre nous en parlant de l'Odyssée, ce n'est pas rien de penser que le récit fondateur du voyage n'est pas celui d'un départ, mais celui d'un retour au Pays.

Je voyage pour me retrouver, pour m'expliquer à moi-même. Mon territoire naturel, c'est l'exil. Tout cela rejoint l'injonction socratique : *deviens ce que tu es*.

Carmen n'est pas une amoureuse, elle n'est pas une salope, ni une cigarière, ni une voleuse, elle n'habite dans ces territoires que parce qu'elle tourne autour de ce qu'elle est. C'est son Iliade, le combat pour ne pas être ce qu'on est, parce qu'on ne le sait pas, parce qu'on ne le veut pas.

Elle telle Ulysse ou ses démons, Circé, Polyphème, etc., énucléant les hommes ou les transformant malgré elle en cochons serviles, elle revient vers son Ithaque à reculons. Son Ithaque c'est la liberté. Elle est prisonnière de sa liberté, ou le

jouet de sa liberté, si on veut. Elle n'y peut rien si c'est son royaume. C'est juste une malédiction.

Dans ce royaume, comme pour Ulysse, des prétendants. Ils veulent la place, mais si Ulysse transperce les prétendants à coups de flèches, Carmen, elle, se fait tuer par les siens. À un cheveu près !

(Je développerai ça plus tard...)

*

CARMEN – l'opéra, est mal écrit, mais sa structure est implacable.

*

Au mâât chinois, Dolorès ou Noémie ?

*

On ne peut pas comprendre le sens des mythes si on n'envisage pas, en même temps que leur fonction identitaire, leur valeur de repoussoir. Nous sommes tous Œdipe, nous refusons tous de l'être et notre vie se construit sur cette nécessité d'écart au héros mythique. Les mythes sont des aimants qui nous attirent et nous repoussent en même temps.

Il en va de même pour Carmen. C'est même ce qui la définit comme un personnage mythique. S'il ne s'agissait que d'une femme libre mais non, elle a la malédiction de la liberté. Et nous devant elle, nous chérissons et détestons ce désir de liberté, de libre arbitre, qui nous élève mais nous prive de la tranquillité de l'obéissance.

En même temps, obéir est ce qui caractérise le personnage mythique, puisqu'il est à chaque fois le prisonnier d'une dimension, d'un vecteur de l'humaine condition.

C'est ce qui est singulier avec Carmen, c'est justement de la liberté qu'elle est prisonnière. Combien de fois nous disons-nous – « *j'aurais pu rester tranquille, il a fallu que je...* » C'est cette gémellité avec Carmen qui nous pousse à l'insulter.

*

Une des questions de CARMEN : qu'est-ce qu'une arme ?

*

Une première audition subjective et orientée de CARMEN.

La version de référence, Prêtre-Callas de 1964 (tiens donc, l'année de ma naissance).

01- L'ouverture est quand même sacrément énergique. C'est du Haendel, c'est rock. Si tu n'es pas entré encore dans la salle, ça te fait sursauter, tout arrêter et tu viens vite te mettre « à table ».

02- Et puis il y a les premiers accords, la première mélodie qui est déjà celle de la fin, ou en tout cas de l'inquiétude. C'est étonnant, si on comparait à un film, cette annonce que tout va aller mal alors que la 1^{ère} scène s'ouvre sur de la légèreté.

Le 2^{ème} mouvement de cette exposition (02-1'22'') est extrêmement élégant dirigé par Prêtre.

Comment garder, écrire la foule, ou plutôt l'agitation calme de la place ? Que cette histoire commence au milieu de gens qui n'ont rien à voir, c'est le sens de l'histoire, mais qu'est-ce que qu'on en fait.

« Don José, nous le connaissons tous », ce n'est pas rien cette annonce. José, c'est pas un mec qui passe inaperçu.

Des soldats très pressants, Micaela s'enfuit.

(Prêtre a supprimé l'histoire du mari trompé qui existe dans le livret.)

03- La garde montante. Nos 4 chanteurs se rapetissent des chaussures sur les genoux, une cape et un shako en carton peints dans des couleurs criardes. Cette image, dont je n'arrive pas à me débarrasser, impose l'articulation de la narration, la mise en abyme, le jeu dans le jeu.

Mais l'interruption du chant de la garde montante, juste pour dire à José que Micaela est passée, ça c'est culotté. Ça se travaille.

05- L'arrivée de la Carmencita, les quelques 1^{ères} mesures sont formidables.

06- Et si Carmen chantait l'amour est un oiseau rebelle a des gamins qui lui demandent c'est quoi l'amour ?

Une chose est particulière, c'est que souvent Carmen chante. Je veux dire, si ce n'était pas un opéra, Carmen fredonnerait souvent (d'ailleurs plus loin, qq'un lui dit *arrête de chanter.*) Il faut donc faire la différence entre Carmen qui chante parce qu'elle est comme ça et la cantatrice qui chante Carmen parce que c'est l'opéra.

07-la ritournelle du destin revient une 2^{ème} fois. Quand C rencontre DJ. D'ailleurs ce n'est pas mal qu'ils se voient tous les 2 avant que DJ voit Micaela.

1^{ère} fois dans cette version que les protagonistes parlent. Mais si c'est pour parler comme ça, chantez !

Et puis Prêtre supprime ce qui pour moi est le plus important de ce récitatif : « *Tout ça parce que je ne faisais pas attention à elle !... Alors, suivant l'usage des femmes et des chats qui ne viennent pas quand on les appelle et qui viennent quand on ne les appelle pas, elle est venue...* »

09- Chanter lyrique sans envolées lyriques ! Par pitié. Trop de modulation, chanter blanc !

On a besoin de tellement de simplicité dans ce duo. Parle-moi de ma mère.

Je me demande si ça ne pourrait pas être un gamin qui vienne donner la lettre à Don José. Cela ferait un sacré micmac dans l'écriture musicale et le reste mais on peut creuser.

À 2 ou 3 phrase de distance : DJ – *Qui sait de quel démon j'allais être la proie.* Et puis il nomme Micaela « la Messagère ». La messagère... faire de Micaela un personnage qui traverse toute l'œuvre, une messagère, sur cette place, à la montagne, dans la vallée étroite où Carment tire les cartes.

Et si, autre hypothèse, le combat entre Carmen et Manuelita devenait un combat, une confrontation entre Carmen et Micaela ?

12- Carmen chantonne encore : *je ne te dirai rien...* Quand c'est Callas ça n'est pas rien. Il y a une puissance sombre dans ce petit instant de défi qui fait frissonner.

Quand on compare le 1^{er} livret parlé et le livret chanté, on voit les énormes changements.

13- Et Carmen chante encore dans l'air de Lillas Pastia.

Je vois toute cette scène dans la cage au fauve. Carmen dans la cage. Lui autour, il la libère et prend sa place. Carmen qui chante l'amour est enfant de Bohème. C'est la fin du 1^{er} acte.

14- La musique de l'entracte est vraiment belle avec cet air des dragons d'Alcala venu de loin, venu de la nuit.

15- Que faire de l'air des sistres ? Là encore Carmen chante une chanson au cabaret pour les soldats.

Franchement, dans cette scène, cette réduction musicale par rapport au 1^{er} livret dénature le sens du dialogue social.

19- Comment introduire l'air d'Escamillo (Camille, il s'appelle Camille)

Le cirque est plein de sang. Ça pourrait être le sous titre de la pièce. Il dit aussi *C'est la fête du courage.*

Un œil noir te regarde et l'amour / et la mort t'attend.

24- José chantonne aussi, il vient de passer 2 mois en prison et il s'en fout, c'est un dur !

Carmen chante encore pour son (futur) homme.

Toute cette scène, la faute originelle, Carmen se donne et José veut rentrer, est vraiment belle. *Gnagnagnagna, c'est la retraite.*

Et juste avant l'air de José, la ritournelle de la mort revient.

La liberté, le chant des sirènes. José est attaché à son poteau mais pas assez fort et il ne s'est pas fait couler de la cire dans les oreilles.

Ou bien si, puisqu'il lui dit adieu. Qu'il la suive est un malentendu, un concours de circonstance. La seule jalousie lui fait changer d'avis.

25/26 – il y a des beautés musicales sur des moments sans intérêt théâtral et le contraire est vrai aussi. *La guerre c'est la guerre, la liberté...*

[je continuerai plus tard.]

*

MARDI

Voilà ce dont je me souviens :

Un homme reçoit une lettre de sa mère et ça le bouleverse.

Une jeune femme se fait draguer, et lourdement, par des soldats.

Un homme rencontre une femme et ça ne lui fait ni chaud ni froid.

Une femme croise un homme qui ne se soucie pas d'elle. Elle décide de changer cela.

Deux femmes se battent, on ne sait pas pourquoi. Ce sont deux ouvrières.

Une femme en blesse une autre à coups de couteau.

Dans une usine de tabac cinq cents femmes travaillent à rouler des cigares sur leurs cuisses. Il fait si chaud qu'elles ont le torse nu, elles ont aussi relevé leur jupe. Dans la garnison à côté, on ne parle que de cela.

Un soldat laisse s'enfuir une prisonnière dans un moment de faiblesse. Il fera de la prison pour ça.

Un soldat se bat contre son capitaine. Il déserte pour ça. Ce n'est pas la première fois, s'il est entré dans l'armée, c'est pour échapper à la justice.

Un homme et une femme entrent malgré eux dans la clandestinité. Ils vivent, ils dorment ensemble. Pourtant au départ ils ne s'aimaient pas tant que ça.

Un homme tue d'un coup de fusil le mari de celle avec qui il a fui.

Un jeune homme malgré lui attire à lui toutes les femmes. Il attire l'admiration des hommes aussi. Il ne sait pas quoi faire de ce pouvoir qu'il a, des fois ça le gêne, des fois il en profite.

Dans la nuit un homme est fou de jalousie.

Une femme vient retrouver un homme sur le champ de bataille. Enfin ce n'est pas vraiment un champ de bataille, plutôt un champ de ruine. La vie de l'homme est dévastée. La femme est venue pour le ramener. Il ne reviendra pas avec elle.

Pas avec elle... « plus avec toi. » C'est ce que lui dit la femme pour qui il a tout quitté. *Je ne veux plus vivre avec toi.*

Une femme a quitté un homme qu'elle n'aimait plus.

Un homme abandonné sent en lui monter une grande colère. Il a peur, il sait qu'il est violent, que la femme qui l'a quitté ne fera pas le poids avec ses ongles et ses paroles. Il se doute qu'il va la tuer.

Une femme a rendez-vous avec l'homme qu'elle a quitté, elle a peur, elle sait qu'il va la tuer. C'est un homme violent. Elle l'a déjà vu pendant ses crises. Elle l'a vu tuer un homme aussi, elle sait que ce n'est pas le premier. Malgré cela, elle y va. Elle veut pouvoir se regarder dans la glace.

Au milieu d'une grande fête, un homme donne une dernière chance à celle dont on ne sait pas s'il l'aime ou s'il veut en être aimé. Ou s'il veut seulement qu'elle lui mente. Qui croit encore que ça va s'arranger ?

Au milieu d'une grande fête, un homme tue une femme parce qu'elle lui a dit non, parce qu'elle ne l'aime plus, parce qu'il lui avait promis de le faire, parce qu'elle en aime un autre, parce qu'elle lui désobéit, parce que des deux, c'est la plus heureuse, parce qu'après tout, ce n'est qu'une ouvrière, parce qu'il en a la force, parce qu'elle le fait souffrir, parce qu'il veut avoir le dernier mot ? Pourquoi ?

*

L'intermède entre le 2 et le 3 ressemble à la symphonie pastorale. C'est le matin, c'est un monde où tout va bien.

J'ai dû fantasmer un peu la scène des cartes. Reste que l'air de Carmen est très beau à cet endroit-là. Reste la question à 1000 € : comment être autant éprise de liberté et à la fois tellement sûre du primat du destin ?

Pareil pour l'air de Micaela qui est beau et important : « *je dis que rien ne m'épouvante...* »

Je ne m'étais pas rendu compte que la mort de la mère de José était une nécessité de l'intrigue. Il faut qu'ils s'éloignent l'un de l'autre.

*

Faire un résumé pour comprendre, comme je l'ai fait il y a 16 ans pour Henri VI.

- 1,1 C'est sur une place à Séville, entre une usine et une caserne.
Des soldats s'ennuient.
Une jeune fille arrive et interroge un officier : elle cherche un
soldat. Un brigadier pour être précis. Elle ne dit pas son nom.

Les soldats le connaissent mais il n'est pas là pour le moment, il y sera après la relève, lorsque sa compagnie aura remplacé celle-ci, quand la garde montante aura remplacé la garde descendante.

La jeune fille dit qu'elle reviendra. Elle plait bien aux militaires qui essaient de la retenir, mais elle ne se laisse pas faire.

Les soldats reprennent leur passe-temps. Ils regardent les gens sur la place.

1,2 C'est l'heure de la relève. La garde montante vient remplacer la garde descendante. Les soldats sont entourés de gamins.

Le brigadier qui a fini son service prévient son alter ego, José, qu'une jeune fille est venue le voir. Qu'elle reviendra !

José se doute qu'il doit s'agir de Micaela.

La garde descendante s'en va.

1,3 Un lieutenant est nouveau à Séville, il ne sait pas qu'à côté de la caserne il y a une usine où ne travaillent que des femmes. José le lui explique.

Le lieutenant a besoin de détails. José, lui, reste étrangement froid. Il a peur des Andalouses. Comme il l'explique à son lieutenant, aux Andalouses folles il préfère les sages navarraises.

José est donc Navarrais. Il explique aussi pourquoi il est là. Il a dû fuir la Navarre après avoir tué, ou blessé grièvement quelqu'un. Sa mère l'a suivi avec Micaela l'orpheline et elles se sont installées à 6 lieues de Séville.

1,4 C'est l'heure de la pause à l'usine. Les filles sortent et des jeunes garçons viennent leur faire la cour.

José, lui, répare une épingle sur son habit.

1,5 Carmen entre. Tous les garçons se serrent autour d'elle. Mais elle n'en veut pas.

Elle remarque ce garçon qui ne la remarque pas. Engage la conversation avec lui, se moque gentiment de son indifférence, lui jette la fleur qu'elle avait à son corsage et, comme la sonnerie de l'usine sonne, s'en va.

1,6 Toutes les filles ont disparu. José est seul avec sa fleur et se dit trois choses : la première c'est qu'il n'est pas dupe, Carmen est venue le voir parce qu'il ne la voyait pas, la deuxième, c'est

- qu'il est, après le coup de la fleur, dans un drôle d'état, la troisième, c'est que cette fille est dangereuse.
- 1,7 C'est le moment où Micaela revient. Elle apporte à José une lettre de sa mère.
- José est bouleversé. Sa mère lui a aussi donné de l'argent et a demandé à Micaela de l'embrasser pour elle. Apparemment, c'est le baiser du pardon.
- 1,8 Micaela est partie et José finit la lettre. Sa mère lui demande d'épouser Micaela et il est d'accord avec ça.
- Pendant ce temps dans l'usine Carmen se battait avec une autre cigarière.
- 1,9 Toutes les ouvrières sortent. Elles ont chacune choisi leur camp.
- C'est José qui est chargé de faire le rapport. Il atténue un peu le rôle de Carmen qui a blessé l'autre d'un coup de couteau, mais Carmen est insolente et violente. Elle n'échappera pas à la prison, ordre du lieutenant.
- C'est José qui est chargé de l'emmener en prison.
- 1,10 Il reste seul avec Carmen qui lui promet une récompense en nature s'il la laisse s'échapper discrètement.
- 1,11 Le lieutenant revient avec l'ordre d'écrou signé.
- José emmène Carmen et la laisse s'échapper.
- 2,1 C'est un mois après à peu près. Dans la taverne de Lillas Pastia. C'est à la fin du diner. Des filles et des soldats ont mangé ensemble. C'est l'heure de fermer l'auberge.
- Les officiers voudraient emmener les filles mais elles refusent poliment (Lillas Pastia leur a demandé).
- Il y a le lieutenant qui a condamné José, Mercédès, Frasquita et Carmen. Et Lillas Pastia, le tavernier.
- On apprend que José est sorti de prison, qu'il a perdu son grade.
- 2,2 Au moment où les soldats sont prêts à partir, arrive Escamillo – Camille, le torero qui passait par là. Comme il est toujours accompagné de ses admirateurs, les soldats l'ont entendu et l'ont invité à boire. Décidément cette auberge est bien fréquentée.

Les hommes boivent un verre ensemble.

Ils ont sur le point de partir. Escamillo remarque Carmen et lui dit qu'elle lui plaît.

Carmen lui répond que ce n'est pas le moment. Que pourquoi pas, que pas maintenant.

Juste au moment de partir, le lieutenant prévient Carmen qu'il reviendra la voir dans une heure.

2,3 On comprend pourquoi Lillas Pastia pressait les soldats de sortir. Il attendait les contrebandiers qui arrivent.

Ils ont besoin des femmes pour faire passer des marchandises.

Carmen refuse et tout le monde se demande pourquoi.

Elle refuse parce qu'elle est amoureuse de José et qu'elle a rendez-vous avec lui.

Les autres partiront sans elle, elle les rejoindra au matin.

On entend José qui arrive en chantant.

Les autres le trouvent beau, et le chef des contrebandiers serait heureux s'il le comptait parmi les leurs. Ils s'éclipsent à son approche.

2,4 José arrive. Il sort à peine de prison.

Carmen lui reproche de n'être pas sorti plus tôt vu qu'elle lui a fait passer une lime dans du pain il y a 15 jours. Ce n'est pas le genre de José.

Ils sont heureux de se retrouver et font la fête. Carmen dans pour lui.

On entend la relève. C'est l'heure pour José de reprendre son service.

Carmen le prend très mal. Impossible pour elle de comprendre qu'un homme qui lui préfère son devoir l'aime vraiment.

José se justifie comme il peut. Reprenant l'idée du chef des contrebandiers, Carmen lui demande de désertir pour elle.

C'est impensable pour José. Ils se disent adieu.

2,5 Sur le pas de la porte, José croise son lieutenant qui revient comme il l'avait promis à Carmen. Ils en viennent aux mains.

Ce remue-ménage n'arrange pas les affaires des contrebandiers. Ils interviennent en séquestrant le lieutenant le temps de partir loin.

José n'a plus le choix. Il déserte et part avec eux.

3,1 C'est pas mal de temps après, mais on ne sait pas combien. Dans la montagne.

Les contrebandiers sont tous là. Ils préparent une livraison, et quelques-uns vont vérifier que les gardes à l'entrée de la ville sont bien ceux qu'ils ont soudoyés.

3,2 Carmen et José restés au camp se disputent encore. Ou plutôt c'est une fin de dispute.

Carmen l'aime moins, lui pense à sa mère qui habite tout près...

Pendant qu'ils se disputent, d'autres filles tirent les cartes et Carmen se joint à elles.

À l'une, les cartes promettent la fortune, à l'autre l'amour et à Carmen, la mort.

3,3 Les contrebandiers reviennent. Ça se complique, ce n'est pas le bon garde. Mais les filles connaissent les 3 douaniers qui seront là et promettent de les amadouer.

José est très en colère, très jaloux de ça. Et le chef des contrebandiers lui demande de rester pas loin pour faire le guet.

Ils s'en vont tous.

3,4 Micaela arrive avec un guide. Elle vient voir José, elle a peur, elle veut l'attendre là, seule.

Elle entend un coup de feu et se cache.

3,5 Ce coup de feu, c'est José qui l'a tiré, il a manqué de peu Escamillo qui lui, est venu voir Carmen.

Les 2 hommes se battent. Escamillo désarme José mais l'épargne.

3,6 Au moment où c'est au tour d'Escamillo de tomber, Carmen et les autres arrivent et Carmen arrête José qui s'appête à achever le torero.

Escamillo repart en invitant 1) José à finir ce combat plus tard, 2) tout le monde à venir le voir à son prochain combat dans les arènes de Séville.

3,7 On découvre Micaela. Elle est venue demander à José d'aller voir sa mère qui n'en a plus pour très longtemps.

José suit Micaela et laisse les contrebandiers et Carmen.

4,1 C'est jour de corrida à Séville, il y a foule. Tout le monde défile, les participants à la corrida, les politiques. Tout ça au milieu des marchands.

À Carmen, Frasquita montre José qui, recherché pour désertion, se cache dans la foule. Carmen ne veut pas s'enfuir.

4,2 La corrida commence et la foule entre dans les arènes. José et Carmen se retrouvent seuls.

Carmen n'aime plus José qui aime encore Carmen. Elle ne veut pas le suivre. Elle en aime un autre, celui qui suscite tant d'engouement dans l'arène, juste derrière.

José la tue.

*

MERCREDI

Ce matin, après deux jours et demi de migraine, ma perception mentale de l'œuvre est dévastée. J'ai bien cru hier en marchant sous la pluie tenir un fil de narration qui ressemblait à quelque chose et puis tout s'est effrité. Notamment quand j'ai regardé les 35 minutes de la version que j'ai fait avec Amanda en 2015, qui à la fois me plaisent et à la fois dessinent les limites de ce que je projetais en marchant.

Qui parle ? Hier matin j'envisageais à quoi ressemblerait une représentation divisée en 4 points de vue, les points de vue de chaque chanteur. J'arrivais même à leur prêter des paroles. Et aussi refouler le 'faux présent'. À savoir par exemple que la chanteuse qui joue Carmen dise ouvertement être terrorisée par les houou du public et qu'elle a demandé à des gens de huer son chant, pour expérimenter le traumatisme. À raconter comme ça, ça a l'air bête. Mais c'est un début de fil ténu. Un fil qui dit 'ne pas faire croire que les gens qui huent le font spontanément, ne pas avoir des barons, mais des acteurs'

Ce matin après avoir réécouté en entier le 1^{er} acte, dans la version Callas. Je suis reparti marcher. Et j'ai raconté l'histoire comme si je la racontais à des gens qui ne la connaissent pas. À ma manière.

Qu'est-ce que j'ai appris ?

Que cette histoire a quand même duré le temps de la promenade : 2 h 30. Sans fioritures, sans dialogues.

Que les 2 premiers actes se racontent à la manière de Pierre Bellemarre.

Qu'ils sont extrêmement romanesques. Que faire d'ailleurs de tous ces rebondissements ? Plus généralement, comment le théâtre traite-t-il les rebondissements ?

Que le 3^{ème} acte est d'une tout autre nature : il ne se passe rien. C'est juste un moment au milieu des querelles incessantes entre José et Carmen, pendant lequel Escamillo vient voir Carmen et, seul événement décisif, Micaela vient voir José pour lui dire que sa mère est mourante (ce qui invitera José à partir, laissant le champ libre à la liaison entre Carmen et le torero). Et encore si José ne partait pas, cela ne changerait pas grand-chose. Il serait tué ou tuerait le torero, serait jaloux de quelqu'un d'autre et finirait par tuer Carmen.

Que la grande affaire du 4^{ème} acte et donc, de la fin, ce n'est pas la mort de Carmen qui est annoncée par les protagonistes mêmes, c'est que Carmen ne s'enfuit pas en voyant José, ni ne se mette sous aucune protection. C'est finalement la

seule décision humaine dans une suite d'événements qui ont conduit les personnages à faire des choses malgré eux.

Pourquoi Carmen fait-elle face ? C'est la seule question qui vaille. Il suffirait de dénoncer José, ou seulement de rentrer dans l'arène avec les autres...

Autre question plus technique, comment rendre l'effet final, cette place qui se vide et laisse les deux face à face. Il faut le matérialiser, parce que c'est l'action fondamentale : Carmen ne se retire pas.

D'une histoire d'amour on est passé à une histoire de liberté. C'est déjà ça. Mais la liberté n'explique pas que Carmen fasse face. La seule chose qui l'explique, c'est le rapport au pouvoir. Carmen ne veut pas être moins forte que José. Elle refuse de lâcher le moindre pouce de terrain. Elle ne se retire pas.

C'est la dialectique du maître et de l'esclave selon Hegel. Le maître n'est pas maître parce qu'il est plus fort que l'esclave. Le maître l'est parce qu'il préfère sa liberté à sa vie. Il ne veut pas vivre à n'importe quel prix. L'esclave de son côté veut vivre quoiqu'il en coûte, la soumission, le chagrin, les chaînes... Et c'est cette différence de relation à soi-même qui fait que le maître prend la place du maître. Parce qu'il est capable de dire non.

Carmen a le même problème. La liberté est le signe de son pouvoir, elle refuse d'être moins. Fuir devant José pour rester en vie, c'est être moins que lui. Parce que si on enlève toute considération morale à l'assassinat qu'il commet, José en tuant Carmen renonce à la vie. Il exerce un pouvoir qui est avant tout un pouvoir sur lui-même. Paradoxalement, la tuer, c'est refuser de vivre sans elle.

En ne fuyant pas, Carmen se met vraiment à égalité avec José. En fuyant elle aurait non seulement renoncé à une part de sa liberté, celle en tout cas d'aller où bon lui semble, de ne plus aimer. José, qu'il se tue lui-même ou qu'il recommence à vivre, aurait, comme on dit dans le langage de la guerre, gagné le pré.

En restant, elle l'oblige à le tuer et à mourir après elle (même si mourir, pour lui, peut n'être que symbolique : perdre l'honneur, croupir en prison...)

Mais comment notre interprétation, notre écriture, va-t-elle témoigner de tout ça ?

*

Carmen, c'est la chèvre de Monsieur Seguin.

*

Réduisons maintenant CARMEN à sa peau de chagrin.

- 1) Une bagarre éclate dans une usine de tabac.
- 2) Le brigadier de garde est chargé d'emmener la coupable en prison.
- 3) Il la laisse s'échapper et va en prison à sa place.
- 4) À sa sortie de prison, il va la retrouver.
- 5) À l'heure de reprendre son service, il doit s'en aller. La fille se fâche. Ils décident de se quitter.
- 6) En sortant, il tombe sur un homme qui vient la voir, par jalousie il se bat avec lui. Comme c'est son supérieur, il est forcé de déserter.
- 7) Devenu contrebandier, il vit avec elle mais sa jalousie s'accommode de plus en plus mal des habitudes de sa compagne.
- 8) Un homme, pas encore son amant, vient la retrouver et ils se battent.
- 9) Il est obligé de partir au chevet de sa mère.
- 10) La fille le quitte pour l'autre homme qui était venu la retrouver.
- 11) Sa mère morte, l'homme retourne voir la fille et lui demande de revenir avec lui à jamais.
- 12) Elle refuse alors, il la tue.

*

JEUDI

Hier, écouté la version d'Abbado, Berganza et Domingo. Les récitatifs, parlés, sont formidables. Ils ont une grande puissance et l'articulation parlé-chanté est parfaite. Quand il parle, Placido Domingo rend les armes.

Micaela, surtout dans le 1^{er} acte, est toute simple. Je dis dans le 1^{er} acte, mais dans « je dis que rien ne m'épouvante », elle est très belle aussi.

Je crois que cette version de 1977 est de loin ma préférée.

Après, je me suis noyé dans 'la vie est belle' de Capra et une fois de plus, j'ai pleuré.

Ce matin, le mal de tête est toujours là, je vais voir un médecin cet après-midi.

Un début :

Un vieillard traverse l'arène, avec ses courses dans des sacs. Une bonne dizaine de gamins le titillent, en jouant avec des carretones et en le frôlant.

José arrive et pousse un coup de gueule. « *Qu'est-ce qui se passe ici ?* »

Les gamins aussitôt s'arrêtent. José leur demande de s'excuser et de porter les courses du monsieur. Ils s'exécutent, ils sont très dociles avec lui.

Ils reviennent vers José. Et lui apportent une lettre. C'est une lettre de sa mère.

Tout le duo habituel entre José et Micaela devient un dialogue entre José et ces gosses qui lui posent des questions : pourquoi tu ne vis pas avec ta mère ? Où elle est en ce moment ? etc.

Et au milieu de ça, débute une bagarre entre 2 femmes. Carmen et, pourquoi pas, Micaela.

*

VENDREDI

Après une journée de réflexion.

Ce que je pensais ce matin me semble dérisoire. Je ne dis pas que ça ne m'intéresse pas, je dis que le problème, ou l'angle d'attaque, n'est pas là.

Je perds mes moyens, il s'agit de savoir pourquoi. Je pense d'abord que cette écriture arrive au bon moment, mais que je me laisse dicter son objet par autre chose que son propre rythme. C'est comme si j'essayais d'accoucher d'un prématuré. Même si Raoul a besoin d'un synopsis, voir plus, je n'en suis pas là. Même si les chanteurs et les musiciens ont besoin de savoir où je vais, je n'en suis pas là. Il faut que je prenne le temps de me perdre. Il ne faut surtout pas que j'essaie d'être efficace dès aujourd'hui. Ou plutôt, être efficace aujourd'hui, c'est se promener. C'est ouvrir des portes et pas trouver le bon chemin, tout de suite.

Ce début d'adaptation que j'écrivais ce matin m'a rappelé ma façon de travailler de 91 ou 95, quand j'adaptais *Notre-Dame de Paris*, *le Roi Lear* ou *le Faucon Maltais*. C'est de la tambouille et ça ne m'intéresse pas.

Oui, il faut que des gens qui n'ont jamais entendu parler de CARMEN comprennent et s'intéressent à l'histoire.

Mais je dois aborder ça avec liberté. Pour l'instant je suis empêché.

Il faut que j'écrive, pas que j'adapte, que j'écrive. Il faut faire œuvre d'écriture, il n'y a que ça qui me sortira de l'auberge (celle de Lillas Pastia en l'occurrence).

Demain, je commence une manière de Défense et Illustration de chaque personnage. Un roman de Carmen, un roman de José, un roman de Micaela, un roman d'Escamillo.

Je me donne quatre jours. Je le commencerai en marchant le matin, et en m'enregistrant, et j'écrirai l'après-midi.

Quand ça sera fait, j'aurai une matière. On verra qui parle de quoi. Mais il faut d'abord que ce soit des choses intéressantes à dire.

Ce quadruple roman s'appellera *Des armes*.

SAMEDI

Ce matin sur le sentier qui monte au col de la Cirère, la mer orange au loin, un troupeau de chevaux qui galopent sur les pentes pour rejoindre deux juments éloignées, un gouffre pas assez profond pour faire peur, une pente à demi couverte de genêts, un champ d'orties, une autre mer un peu plus loin que j'ai pris pour la mer mais qui n'était qu'une mer de brume d'où dépassaient des sommets crochus, un faon et un lièvre qui se sont sauvé à mon approche, des petites fleurs violettes dont j'ai encore oublié le nom.

Je n'ai pas changé d'avis depuis hier ! je vais écrire *Des armes*. Je m'y mets après avoir mangé mon ongllet et mes haricots frais.

En revanche, j'ai clairement vu que le mât chinois va disparaître. Surtout que la création aura sûrement lieu sous le chapiteau, à cause de la saison et des répétitions qui précéderont. Des mâts dans le chapiteau, il y en a déjà quatre.

Je vais imaginer si quelqu'un comme Olivier (pas forcément lui, quelqu'un comme lui) pourrait être le démiurge de la représentation. Il est tous les dieux à la fois, Hermès, Cupidon, Héphaïstos, il est partout à la fois et se charge de tout faire naître, comme un projecteur qui en s'allumant ferait naître ce qu'il éclaire. Traversant l'arène au-dessus de nous sur le fil à 7 mètres, plantant des pincettes pour créer un chemin périlleux, grimant aux mats pour voir de haut, se harnachant dans un baudrier pour aller allumer un gros 5 kW quand on a besoin du soleil, à vélo autour de la scène qu'il observe, tenant Micaela par la main, se métamorphosant en taureau... et parlant, parlant, parlant, racontant tout ce qu'on ne chantera pas, ou ce qui va se chanter. *Des armes* est écrit pour servir de base à la parole de Protée.

Essayons dans un 1^{er} temps, non, dans un 2^{ème} temps après l'écriture initiale de ce petit roman, une écriture dont ce Démiurge est la colonne vertébrale...

*

DES ARMES

(ROMAN)

José, Escamillo, Carmen, Micaela. Pas une de ces quatre personnes ne porte son nom véritable.

José, ne s'est pas toujours appelé José. À la naissance, il s'appelait Luis. Don Luis Lizzarabengoa. Un basque. Luis, né dans un grand château vide et pauvre, est un petit garçon violent, saisi de colères terribles. Sa mère, tout seule, vide et pauvre elle aussi, chrétienne jusqu'au bout des ongles, ne sait vraiment pas quoi en faire.

Avec la vie, Luis ne sait pas comment faire. Comme tout le monde mais en pire, grandir ne l'arrange pas tellement, à huit ans une bonne claque le remettait à sa place, sa mère pouvait le retenir en le serrant seulement dans ses bras, mais vers quatorze ans c'est une autre histoire. Sa force l'encombre. Quand il prend sa mère dans ses bras il l'empêche de respirer. Quand il veut embrasser une fille, il la pousse dans les orties.

Un jour qu'il joue au couteau, il l'enfonce un peu trop fort dans le corps de son adversaire. L'autre garçon perd beaucoup de sang il perd aussi le premier jour la parole, le deuxième jour la vue et le troisième, la vie.

Luis a dix-huit ans et il s'enfuit, il traverse toute l'Espagne et s'engage dans la Légion étrangère. En s'engageant on échappe à toute poursuite. Il suffit juste de s'inscrire sous un autre nom. Plus de Luis, plus de Don, maintenant il s'appelle José.

Escamillo ne s'appelle pas nom Escamillo, c'est son nom de scène, son nom de torero. Son vrai nom, on ne le connaît pas, il ne veut le dire à personne. Son impresario lui a juste dit – « *Tu ne feras jamais une carrière dans l'arène avec un nom pareil. Reviens me voir – quand tu en auras trouvé un qui fasse un peu moins paysan.* » Qu'un prénom fasse paysan, il ne s'en serait jamais douté, mais les paroles de son impresario lui brûlent la joue. Il voudrait rayer de son corps toute trace du paysan qu'il est né. Ses doigts forts, ses paumes larges, son corps un peu rond. Pendant un an il ne mange que des feuilles, il se fatigue jusqu'à l'épuisement, il danse comme un possédé pour arracher son corps à la terre. Au bout d'un an, ses mains larges seules le désespèrent encore, il apprend la guitare pour délier ses doigts. Il se façonne. Un an a passé encore quand il revient voir l'impresario. L'impresario ne le reconnaît pas tout de suite, il finit par faire des yeux tout ronds – « *Nom de Dieu ! Alors, nouvel*

homme, nouveau nom? – Je m'appelle Escamillo, torero de Grenade. »

Carmen est née Romanicu. Pas pratique non plus pour s'intégrer dans un pays. On suppose qu'elle aussi aurait fini par se trouver un autre prénom mais elle n'en a pas eu besoin. Un jour d'été, l'été de ses trois ans, ses parents l'ont mise à la sieste, toute nue, sous un mûrier. Vous savez comme les mûriers en été dégoulinent du jus des mûres. Quand les parents sont venus voir parce qu'elle s'agitait, elle se léchait les mains et les pieds dans son sommeil, et elle était intégralement rouge. Ils ont éclaté d'un grand rire, la gamine s'est réveillée et s'est mise à pleurer. – « *Don't cry, Carmen girl.* » (Ne pleure pas, fille rouge vif). Ça lui est resté.¹

Quant à Micaela, personne ne connaît son premier nom. Même pas elle. La mère de Luis – José – l'a recueillie bébé sous un porche. Elle lui a donné ce prénom, Micaela, parce qu'on était le 29 septembre, le jour de la Saint-Michel.

Voilà. Quatre personnes et pas un prénom véritable. Qui se retrouvent au même endroit, le même jour. Ou presque, Escamillo arrive un peu plus tard, mais ça ne change pas grand-chose.

À cette époque au téléphone on pouvait dire vingt-sept fois je t'aime dans l'espace s'une unité. La nuit on pouvait ajouter le prénom sans augmenter le prix de la communication. Je le sais pour en avoir fait l'expérience. À cette époque, ces quatre personnes, je les connaissais à peine. C'est il y a un an seulement que j'ai appris d'un deux tout ce qui les concernait. Enfin, ce qui les concernait, leur vie... la vie d'un homme, d'une femme, ça concerne un peu tout le monde. Et puis la vie de quelqu'un, c'est beaucoup d'autres vies mêlées.

Des hommes, des femmes on se dit qu'on est bon, que c'est une histoire d'amour. On se doute que ça finira mal, sinon il n'y aurait rien à raconter. On a tort de se douter. L'histoire de ces quatre-là n'a rien d'une histoire d'amour, c'est tout autre chose, c'est l'histoire de quatre innommés, quatre exilés de leurs propres personnes. L'histoire de quatre vents contraires... L'orage de leur volonté. Mais comme souvent, pour nous

¹ 'Carmen' en espagnol ancien peut vouloir désigner le rouge vif ou le chant.

égarer, c'est en histoire d'amour que cette histoire s'est déguisée...

1.

Le matin du 27 décembre, Micaela s'est levée très tôt. Elle a fait comme elle a pu les 42 kilomètres qui la séparent du centre de Séville et dans l'autobus, elle ne sait pas trop quoi penser. Partir ou rester. Elle a dix-sept ans, elle pourrait s'en aller. Ne pas s'arrêter à Séville, le bus descend jusqu'à Melilla. Elle déteste la maison qu'elle vient de quitter, la campagne, la poussière. La seule chose qui la retient dans cette maison, c'est la vieille dame. Elle pense à José qu'elle va voir. Elle se demande si elle l'aime. Comment savoir ? Comment savoir si on aime les gens à qui on doit tout ? Sa vie est une tartine de reconnaissance. La gratitude dégouline d'elle dès qu'elle voit, dès qu'elle pense à José et sa mère. Mais ça ne fait pas de l'amour ça, et puis ça dure depuis si longtemps. Elle déteste cette inégalité, elle déteste être redevable, elle déteste la gentillesse de ceux qui l'ont recueillie. La reconnaissance est une prison... Voilà tout ce que Micaela se dit sur la route pleine de trous qui l'amène à Séville, dans le quartier de la Manufacture de tabac. Et elle sait que le simple fait de penser, là, dans ce matin d'hiver, est une ingratitude...

« *Je suis sa promise...* » Elle se demande si la mère de José ne l'a pas recueillie juste pour ça, pour assurer l'avenir de son fils, ou comme on offre un petit animal à un enfant difficile. « *Je suis sa promise...* » Faire une promesse, c'est bien, c'est beau, mais être promis, c'est autre chose.

« *Je suis son hamster, je suis son cheval, je suis son petit chien.* »

Il n'y a qu'elle qui le neutralise. Depuis le début, depuis que de son berceau elle regardait le petit garçon tout rouge que sa mère amenait là pour le calmer. Si petite, elle ne devrait pas s'en souvenir, pourtant elle voit son gros visage penché sur elle et ses veines gonflées et son menton tremblant de colère. Elle est la fin de chaque crise. Jusqu'à la dernière, quand José cassait tout dans la maison en attendant la police. C'est elle qui lui a dit de partir, elle qui a sellé le cheval pendant qu'il tremblait. Elle qui lui a donné un vrai baiser sur la bouche en lui disant qu'ils se reverraient.

À cette époque elle avait quinze ans, elle était sûre qu'elle l'aimait.
Maintenant tout est plus compliqué.

Elle regarde les garçons, les hommes assis devant et derrière d'elle, sur la trentaine, il y en a au moins deux ou trois qu'elle pourrait avoir envie d'embrasser.

En descendant de l'autobus, Micaela a juste envie de couper ses tresses.

En longeant le Guadalquivir, elle essaie de ne plus penser, elle regarde l'eau. On ne sait jamais de quelle couleur elle va être. Des fois blanche, des fois bleue, des fois brune après les pluies du printemps, rouge après les orages d'été. Ce matin-là elle est verte. Verte avec des reflets dorés.

C'est l'hiver. C'est dommage, elle a envie de se baigner.

Suivre le fleuve jusqu'à la mer...

Elle va vers la manufacture, en face il y a la caserne. Ils ont bien fait de la mettre là, avec les cinq cents filles qui travaillent dans l'usine les esprits s'échauffent. Et encore, on est en hiver, mais en été, il paraît que les cinq cents cigarières ont si chaud qu'elles travaillent le torse nu, les jupes relevées.

Micaela irait bien travailler quelques jours l'été, torse nu à la manufacture, les cheveux courts, les épaules tatouées.

MICAELA : – Ça tuerait ma mère adoptive !

Je sais, j'ai dit qu'elle aimerait bien, pas qu'elle le ferait.

[Pause]

*

La pause s'impose. À ce moment là du récit, je fais le point.

Là où j'arrive, mon 1^{er} réflexe est de coller, après une phrase d'introduction, genre « elle arrive devant les soldats », le dialogue entre Micaela et les soldats.

Questions :

– Cela implique que les chanteurs chantent plusieurs rôles. Pourquoi pas, mais justement c'est le travail inverse que tente de faire le prologue en identifiant réellement 4 personnes à 4 acteurs. En mettant tout de suite l'opéra dans une

sorte de mécanique de changement de rôle, je détruis l'identification. Et je pense que je la détruis trop tôt.

- 2^{ème} réflexe, je mets directement Micaela en face de José. Sous la forme, pourquoi pas, que cela prenait dans ma tête, les enfants, le vieillard, José qui calme tout le monde, Micaela qui arrive. Ce qui supprime l'air de la garde montante. En tout cas à ce moment-là, ça serait peut-être un bon air en fin de 2^{ème} acte pour faire sortir tout le monde pour l'entracte et les faire revenir. Accompagnés peut-être juste à l'accordéon, en tout cas avec des instruments qui se transportent. (Comme j'ai envie que le troisième acte, donc le retour de l'entracte, s'ouvre sur la Habanera. Carmen qui chante toute seule dans la montagne.)
- j'ai de toute façon, je m'en rends compte, en même temps que j'écris ce petit roman, envie déjà de scénariser. Que fais-je ? Je m'astreins au détour, ou je tente l'inclusion ?
- Pour l'instant, le texte du récitant (il faut appeler un chat un chat, même si ça me fait bizarre, un récitant. Au moins il faut qu'il soit flamboyant, et que ce qu'il dit dépasse la narration. Même si après ce spectacle s'invente comme un objet assez simple, basique), le texte du récitant est incroyablement long, je le resserrerai petit à petit, seul, avec Raoul, avec celui qui l'incarnera. Mais j'imagine quand même une sorte de continuo musical sur ces parties à lui (très distendu parfois), je dis continuo musical, ça peut être plus sonore que musical, je me comprends. Ce qui veut dire que je ne vois pas comment on pourrait faire l'économie d'une écriture musicale et sonore qui peut évoluer jusqu'à la première dans ces endroits-là, et même après.

*

DES ARMES, suite

Micaela irait bien travailler quelques jours l'été, torse nu à la manufacture, les cheveux courts, les épaules tatouées.

MICAELA : – Ça tuerait ma mère adoptive !

Je sais, j'ai dit qu'elle aimerait bien, pas qu'elle le ferait.

La place est pleine de gamins, ils s'ennuient, ils font des bêtises. Les filles sont rentrées dans l'usine, les gens sont partis travailler.

C'est fou ce que les enfants peuvent faire comme vacarme. On dirait la guerre. La petite guerre, celle qui n'aura jamais d'armistice.

Micaela arrive. Elle s'est arrachée au fleuve. Ses pieds brûlent dans ses chaussures.

Sur les marches qui montent à la caserne, José engueule gentiment les enfants. Ils ont les yeux pleins d'admiration et de reconnaissance.

Elle n'arrive plus à bouger.

2.

27 décembre au matin, Il est 8 heures et Micaela n'est pas encore descendue de l'autobus. La cloche de la manufacture vient de s'arrêter de sonner. Les filles sont rentrées, la place est presque vide.

Une fille traverse en courant, elle crie « ne fermez pas la porte ! » Elle tombe, elle se relève, elle est vexée. Elle voit un homme qui sourit, assis sur les marches. Il ne la regarde pas, mais elle est sûre qu'il l'a vu tomber.

C'est une fille fatiguée, très en colère. Elle a dansé une partie de la nuit devant des officiers saouls, des cochons qui oubliaient de fermer la bouche en la regardant, le vin coulait par la commissure de leurs lèvres. Toute la nuit les compliments, les insultes, les caresses moites. Ce matin il fallait qu'elle se lave. Alors cet homme qui sourit...

CARMEN : – Qu'est-ce que tu fais là ?...

JOSÉ : – je taille un bout de bois.

CARMEN : – un bout de bois, un bout de bois, et c'est ça qui te fait sourire... Tu sais comment je m'appelle ?

JOSÉ : – Tu t'appelles Carmen. Je te vois passer tous les matins.

Elle voudrait lui jeter une pierre. À la place elle prend la fleur qu'elle a accrochée à sa chemise et lui jette entre les deux yeux. Et même si les portes de l'usine ferment, elle ne court pas, elle y va en marchant, pour entrer au moment où les deux portes se touchent presque.

JOSÉ : – Qu'est-ce que ça veut dire, ces façons – là ?... Tout ça parce que je ne faisais pas attention à elle !... Avec quelle adresse elle me l'a lancée, cette fleur... là, juste entre les deux yeux... ça m'a fait l'effet d'une balle qui m'arrivait...

José regarde les portes de l'usine. Il n'entend ni le bruit des ouvrières, ni les gamins qui arrivent, ni ses collègues qui lui disent de rentrer. Il sent seulement ses tempes qui bourdonnent, comme à chaque crise, et il se dit que pourtant il n'est pas en colère.

À l'intérieur de l'usine c'est autre chose. Rien que des femmes et du bruit. L'odeur du tabac.

Comment ça commence, on ne sait pas, un mot, une étincelle. Carmen n'est pas d'humeur et elle n'a plus de fleur à lancer. Déjà l'imbécile qui souriait sur la place tout à l'heure et maintenant celle-ci qui rigole. Il faut qu'elle fasse mal à quelqu'un, se laver n'a pas suffi, elle entend encore les compliments, les insultes, elle sent les caresses. Alors elle se jette sur l'autre fille, la plaque sur le sol et en hurlant « *Ta gueule ! Ta gueule !* », sur son front, elle dessine avec son couteau une sorte de damier.

[pause]

*

À ce moment-là nouvelle pause.

Avant d'aller plus loin je vais essayer de reprendre ce bout d'écriture et de le scénariser. Je verrais comment ça résiste. Avec les prérequis suivants :

- C'est une 1^{ère} écriture textuelle, trop longue et bavarde, et je ne crois pas encore avoir trouvé la nature de cette parole, je tourne encore autour, des fois je sens que j'y suis, des fois pas. Plus c'est factuel, plus ça m'emmerde, ce qui m'intéresse c'est la contextualisation, mais je ne maîtrise pas encore l'envergure possible des ellipses.
- je ne m'arrête pas au possible. J'écris ce que je vois à priori. Quand je ne vois rien, je me borne au texte.

Je commence sur une page vierge.

DIMANCHE

*

On ne peut pas être à la fois au four et au moulin, je me rends compte que l'écriture d'hier ne s'ouvre pas vraiment aux gens du dehors, à un chœur venu du public. La présence des enfants est là, mais elle ne suffit pas, ou elle ne suffira pas (même si cette seule présence demande déjà beaucoup de travail) et l'utilisation un peu anecdotique d'autres gens montant la cage aux lions ne peut exister que si elle est équilibrée par la présence signifiante du public à d'autres moments.

C'était aussi l'idée à laquelle j'ai renoncé, parce qu'elle faisait de fait quasiment disparaître Micaela, de faire dialoguer José et des enfants dans le corps de la scène de la lettre.

À l'intérieur de ce 1^{er} acte, je vois quand même un endroit, que j'ai ouvert d'une autre façon, mais qui pourrait être un espace public ouvert, c'est le combat de Carmen et Manuelita. Même si l'ouverture aux musiciens me plait, une 1^{ère} prise de bec de gens dans les gradins pourrait avoir de l'importance. Le 1^{er} tribunal populaire (putain je me transforme en Robert Hossein).

Pour l'instant, essayons de continuer le roman. En partant de la prison où est enfermé José.

*

DES ARMES / suite

3.

.....

*

Attendons un peu. Avant de m'employer à continuer mon petit roman, ma petite promenade matinale qui m'a conduit du cimetière où sont enterrés Cyril et Annie, la conversation smsique avec Valérie Marinèse qui a 50 ans cette année (dans 15 jours à tout casser), qui me manque souvent et à laquelle la tombe de Cyril m'a fait penser, le café sur la terrasse ensoleillée du café-épicerie, la

séquence débouchage de l'évier au Destop™[©] le passage énervant des voitures qui participent au Rallye du Vallespir et qui vrombissent dans la rue étroite devant la maison, bref! Tout cela m'a donné envie de paix nostalgique. De paix et de nostalgie plutôt. J'ai besoin d'une bouffée de vague à l'âme bienveillante. Ce soir, s'il ne fait pas mauvais, j'irai dormir sous le col de Cirère et je grimperai demain matin tôt jusqu'au Puig de Pel de Ca (appelons-le le Pic de la Peau du Chat, mais au hasard) puis au Cincreus. Une soirée dans le silence, la fraîcheur de la nuit, le réveil au-dessus de la mer au soleil levant, et pourquoi pas un chevreuil au matin, tout ça me donne envie.

Je pensais entre tous ces événements matinaux à la question de la place des musiciens dans CARMEN et je me suis rendu compte de quelque chose.

Bien sûr je les imagine à des endroits, pas à un, parfois en mouvement, parfois installés, parfois serrés, parfois éclatés. Mais je m'interrogeais sur leur place, comme à l'opéra, ils en ont une, certes, une fosse! Mais ils en ont une. Ici, pas de fosse et surtout je me suis rendu compte qu'au théâtre, je préfère les choses posées aux choses placées.

Dans la vie aussi d'ailleurs. Sans doute ça me ramène à notre humaine condition, qui sommes justement posés quelque part et tentons de trouver notre place.

On m'objectera que je parle des choses, et que les musiciens n'en sont pas, mais ce que je dis des choses est aussi valable pour moi, avec les gens. Et puis, imaginons qu'un piano, un violoncelle, ou un stand et des pédales sont des quand même des objets dont le musicien s'approche. (il est agréable de penser, par exemple, que des pianos sont posés en désordre un peu partout sur la surface de la Terre, et que des pianistes vont d'un piano à un autre et où ils en trouvent un, s'assoient devant pour jouer.)

Je me lance dans une réflexion qui dépasse un peu le cadre de cette parenthèse. Porté par *Yikes* de Kanye West, mis en boucle (Hier c'était l'allegretto de la 7^{ème} de Beethoven dont j'ai extrait le premier mouvement dont j'ai fait une boucle et qui a tourné dix bonnes heures pendant que je travaillais) Ce midi, c'est Kanye West, personnage détestable mais cette chanson en forme de cri narcissique est idéale pour moi aujourd'hui.

Je préfère donc les choses posées aux choses placées. Je ne mésestime pas pourtant au théâtre l'importance de la place. J'ai même appris une bonne mon métier à partir de cette question. En 1991, pendant les répétitions du Roi Lear, je ne trouvais absolument pas les personnages que je devais jouer. Ni Regane la fille de Lear, ni le Fou. Pour le fou passe encore, en attendant de trouver son âme, je pouvais faire des pirouettes, marcher sur les mains, ce qui m'empêchait de penser et rassérénait mon metteur en scène, mais pour Regane, bernique! D'autant plus que j'avais décidé de la jouer sans masque, sans artifice; Guy (le

metteur en scène) n'étais pas chaud à cette idée, mais grâce lui soit rendue, il était suffisamment ouvert, ou confiant, ou curieux, pour me laisser faire. « *Ton histoire de jouer Regane en en faisant le moins possible, presque sans composition, je n'y crois pas, mais bon, je te laisse faire.* » Il n'y a pas beaucoup de metteurs en scène assez humbles pour dire ça.

En attendant, cela ne me facilitait pas les choses, sans composer, sans artifices, je n'avais plus grand-chose à faire, ou plutôt, j'avais à apprendre à ne pas faire grand chose sauf à être là, et j'ai passé presque les 2 mois de répétitions à me dire *Ce n'est pas grave, le personnage arrivera en attendant, dans chaque scène, déplace-toi sur le plateau jusqu'à ce que tu aies le sentiment d'être au bon endroit.* C'est un des meilleurs souvenirs d'apprentissage solitaire et tranquille, et je crois qu'il a changé l'acteur que j'étais, mais même aussi un peu ma vie.

Mais justement, ce temps tranquille et long passé à chercher la place où on est bien n'existe que parce qu'au départ on est simplement posé, et je crois qu'en scénographie, commencer par un désordre, ou au moins faire aveu de hasard dans l'endroit où sont les gens et les choses (même si un regard esthétique ordonne quand même ce prétendu hasard pour lui donner de l'harmonie ou de la dissonance spatiale) permet aux histoires humaines qui se jouent de se construire au présent.

Dit autrement, les gens et les choses ne sont pas naturellement à leur place, si toute fois elles en ont une, c'est une des marques de la beauté du monde, qu'il ne soit pas rangé et il serait paradoxal que dans un art qui n'aurait pas de récit sans désordre fondateur, les objets et les acteurs soient dès qu'on entre parfaitement placés.

J'aime donc créer la sensation un peu contradictoire, que tout ce/tous ceux qui se trouve/nt sur la scène, a/ont été lancés en l'air et sont retombés à l'endroit où ils sont par un hasard heureux qui fait que cela leur va bien.

Je devrais m'arrêter là, mais j'ajoute quand même à cette petite réflexion une dernière expérience. Qui parle, non plus du personnage, mais du fait même d'être acteur, d'être venu là, sur la scène, on ne sait par quelle nécessité.

Lorsque je travaille avec de jeunes artistes, que ce soit une classe de terminale théâtre, des circassiens, des comédiens amateurs ou en 1^{ère} année de conservatoire, mettre la question de la place, des places, est cruciale. Comment faire sentir à quelqu'un qui n'est pas sûr de lui que la seule chose qui se joue est justement la question de sa place ? Se sent-il à sa place ? Et surtout, pourquoi la place qu'il occupe à ce moment précis dans l'espace, dans le groupe, dans sa propre vie, ne lui semble pas la bonne, voire lui est insupportable. C'est que la plupart du temps, se sentir posé quelque part, ne

pas avoir choisi l'endroit où on se sent bien génère peu d'estime de soi-même. C'est la conquête qu'on valorise.

Je joue alors moi-même, le plus simplement possible, les deux grandes façons d'entrer dans une pièce et de se tenir devant les autres, en entrant largement, sur le temps et en venant sans peine en plein milieu ou au contraire, de pousser doucement la porte, de faire le premier pas sur le contretemps, de rester longtemps, voire de rester tout court près du mur, faisant du chemin qui mène au centre un véritable voyage.

La plupart du temps, et quasi dans tous les yeux qui me regardent, je vois un éclair de révélation. *Vraiment, on peut être bien dans les bords ? Vraiment, on a autant, voire plus d'intérêt si on n'est pas à l'endroit idéal ?* C'est une expérience à chaque fois exaltante. Nous ne faisons que raconter des histoires de déplacés.

Je m'arrête là, il faudra un jour que je me relise et que j'essaie d'ordonner un peu mieux tout cela. C'était un peu long, en attendant le Destop a fait effet et le siphon de l'évier remarque à merveille.

*

DES ARMES / suite 2

3.

C'est une prison. Une cellule. Il y a des barreaux, de la terre noire. Tu peux pisser, chier dans le seau de fer, quand il est plein tu le vides par la fenêtre, ça va directement au fleuve. Il y a un autre seau pour l'eau. Quand ils l'amènent elle est à peu près fraîche, mais au bout d'un jour c'est fini, au 3^{ème} jour elle est toute noire...

Il y a une couverture. Cette couverture est un trésor. Tu y tiens comme à la prune de tes yeux. La nuit tu la mets à demi au-dessus et à demi en dessous de toi. Le jour, tu l'accroches aux barreaux de la fenêtre, pour qu'elle sèche avec le vent.

Les jours de vent d'est, quand l'air glacé descend de la Sierra Nevada, tu la laisses accrochée toute la journée. Tu vis le jour dans le noir mais tu as moins froid.

Une fois par jour, le soleil entre dans la cellule. Tu profites de ce moment-là pour enlever tes chaussures. Tu écarter tes orteils un

à un, pour faire sécher les champignons. Tu veux des pieds irréprochables.

Pas de parler. Pas de parler pour les cellules militaires. Si tu mets la musique trop fort, le maton gueule et tu l'éteins aussitôt par peur qu'il foute un grand coup de pied dans le guetto-blaster.

Tu manges tes ongles.

Tu penses à elle.

Tu tournes dans ta cellule, au moins cinq heures par jour, toujours dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Des fois tu essaies l'autre sens, mais tu te retrouves toujours à tourner dans ce putain de sens inverse. Le sens du gaucher.

Tu penses à elle.

Tu pètes les plombs. Tu pleures, tu es calme. Tu t'emmerdes tellement que tu as envie de crever. Un insecte t'occupe des heures. Tu réfléchis, tu as des idées... Tu ne savais même pas que de telles idées existaient dans ta tête.

Tu fais des pompes, des centaines de pompes.

Tu penses à elle.

Très proprement, tu as découpé une petite bande de la couverture pour sauter à la corde. Tu caches la bandelette en faisant un trou dans la terre. Non seulement le maton pourrait la voir et la confisquer de peur que tu te pendes avec, mais la terre l'humidifie, elle est plus lourde et tourne mieux.

Tu fais des abdominaux.

Pour les pectoraux, tu soulèves à bout de bras tes seaux d'eau et de merde.

Pour ne pas crever de froid la nuit, tu changes sept fois de côté.

Tu finis chaque nuit accroupi dans la position de Birdy, à regarder la lune ou le ciel vide. Tu te prends pour un putain de loup-garou.
Fucking monster.

Tu es Birdy, tu es Elephant Man, tu es Midnight Express, tu l'Évadé d'Alcatraz, tu es Rocky Balboa.

Tu penses à elle.

.....

*

Dimanche soir.

Je ne sais pas si c'est le fait d'habiter dans cette maison un peu engoncée dans le village, d'être au bord de la montagne plus que dedans, mais même si d'habitude je ne suis pas un expert, en ce moment je suis une bille quant il s'agit de météo. À 17 h 30 je suis sorti dehors, le ciel était intégralement gris, il faisait froid et j'ai renoncé à mon bivouac. Je suis rentré écrire une heure et puis, en manque d'inspiration, je suis ressorti marcher. Le ciel était dégagé. Si j'étais parti comme je le projetais, j'aurais marché au soleil, sans trop de chaleur. Il y aurait eu de grandes chances pour que la nuit ait été belle et calme, j'aurais peut-être même pu dormir à la belle étoile et me réveiller sous le ciel bleu. Si demain matin il fait beau, je vais me morigéner un peu.

En même temps il y avait peut-être aussi un Jiminy Cricket qui me murmurait que je n'avais pas assez travaillé aujourd'hui pour mériter ce bivouac.

Résultat : j'ai enregistré les réflexions nées de ma courte promenade et les voilà dans l'ordre :

J'ai le commencement du chapitre 5. Il suffisait de quelques pas : *Escamillo est de très bonne humeur. Tout s'est bien passé à Grenade. Il a gagné beaucoup plus d'argent qu'il n'en espérait. Comme il a fini de payer son habit, il va pouvoir un peu souffler. Il a couché avec trois filles. Il s'en est plutôt bien sorti. Avec un garçon aussi.*

.....

Si Escamillo est venu à Séville, on ne peut pas être en janvier, le plus tôt c'est la Feria de Pâques. Il faut donc changer la date du début (*Le matin du 27 décembre, Micaela s'est levée très tôt.*)

Cette année-là, le printemps n'arrivait pas. On était à la fin d'avril et il faisait un temps de décembre. L'hiver n'en finissait pas. Le matin du 27, etc.

.....

L'air des sistres, des sonorités à la P.J. Harvey (*The Dancer*). Carmen crie plus qu'elle ne chante. Elle rugit. Pour s'enfermer, pour oublier ceux qui l'entourent. À la fin la musique s'emballe et elle ne chante plus. Elle danse (on la voit qui danse au ralenti).

Dans la musique j'entends de plus en plus des sonorités rauques. Des rifs, des basses continues de guitares électriques...

.....

Escamillo ne s'est jamais aussi bien entendu avec une équipe. Tout le monde est de bonne humeur. Et puis il a un nouveau Picador, avec qui il passerait des nuits entières. Ils parlent de poésie, de pays lointains. Ils s'enivrent mutuellement.

.....

3^{ème} acte. La prison a été démontée pendant que les spectateurs sont sortis pour l'entracte. Cet entracte doit durer, il doit ressembler à l'animation dans une petite ville collée autour des arènes. Une ambiance de marché. Des musiques, des échoppes (pour un peu j'y collerais un village d'artisans !!!), de quoi manger. Et puis quand l'entracte est fini, les spectateurs rentrent dans les arènes, il y a un rocher en plein milieu de la piste. On ne voit plus le sable. Il y a de la fumée lourde et on a l'impression d'un sommet émergeant des nuages. Carmen est toute seule sur le rocher. Elle ne s'est pas faite belle. Quasi tout le 3^{ème} acte pourrait se passer sur ce petit sommet.

C'est aussi dans cet acte-là que le récitant plantera des pincés pour tendre un fil assez bas qui traverse la piste. Il servira à Micaela pour chanter l'air de l'épouvante. (Le fil/le rocher, une des deux esthétiques est de trop ? *Maybe.*)

.....

Même s'il m'agace à chaque fois qu'il m'éconduit, je dois convenir que Pierre Sauvageot a raison quand il me dit : – *Tu veux amener l'opéra dans les quartiers, et tu veux monter Carmen sans décorum, mais l'opéra, c'est le décorum. Dans les quartiers, ils y ont droit aussi.* Alors $9 \times \pi = 63,61 \text{ m}^2$ de fumée lourde, une cage aux lions (tiens, il faudra que je remplace les boules orange de la cage originelle

par des flambeaux), un rocher de 2 mètres... Si ce n'est des costumes ou des décors, qu'il y ait des accessoires qui claquent.

.....

Si on pouvait trouver des gens, des musiciens, des gitans, des gars ou des filles du coin qui touchent un peu la guitare à l'espagnole, et créer une petite atmosphère pour la rentrée des gens après l'entracte, ça pourrait être pas mal.

.....

À voir : À la fin, tout en racontant avec de plus en plus de silence l'histoire qui se déroule, le récitant a mis une manière de couronne à cornes de taureaux, il joue les assauts, de plus en plus lourds, jusqu'à l'estocade.

.....

Tout l'enjeu du 2^{ème} acte, si l'idée de la prison résiste, ça peut être de déplacer l'acte originel (enfin ce qu'on en garde) sur le cordon extérieur, à l'arrière des spectateurs, à la hauteur du dernier rang. Alors que cet acte est un huis clos, en faire une déambulation. (Alors que le 3^{ème} acte qui lance le signe de l'errance, on le coince au contraire sur cette petite cime, pour dire l'exil – leur voyage, leur liberté est en réalité une autre prison.) Mais ce n'est pas tout. L'enjeu tout entier, c'est de distendre l'acte entre deux foyers, non, entre Saturne et ses anneaux : les anneaux : le chemin de ronde à la périphérie du gradin / Saturne : la prison de José.

Carmen danse et chante à la périphérie des arènes (au bord du monde connu, sur l'anneau de cette planète...), comme si la taverne était tout autour de nous, on entend la voix des clients par bribes, sans voir qui parle, comme si on était au fond de scène, éblouis par les projecteurs, sans pouvoir distinguer la salle dans l'ombre... Donc cet anneau de vie intense et de fête et en contrepoint, le foyer sombre de la prison de José. José qui pendant toute la moitié de l'acte (avant qu'il soit libéré et vienne voir Carmen) vit dans sa cellule (il fait à peu près tout ce que raconte le chapitre 4 du roman, il hurle, il se tait, il secoue ses barreaux, il se couche, il pisse, il se tourne dans son lit, bref! la journée d'un prisonnier. L'unité de temps de cet acte, c'est la journée d'un prisonnier (et cette journée, c'est tout un mois). À la fin le récitant lui dit tu es libre, il sort,

il monte retrouver Carmen. Ils se retrouvent tous les deux, seuls. Leur duo est une sorte de course poursuite.

(Cela en plus reposerait les chanteurs, car contrairement aux moments où ils chantent au milieu de la piste, il n'y aurait pas de public dans leur dos. Leurs voix pourraient embrasser tout le monde.)

Évidemment, c'est un gros boulot de marier ces deux partitions scéniques, l'une sonore (équilibrer ce qui se passe à la taverne et le bruit, les cris ou le silence de José), l'autre visuelle (les actions de José au centre et des autres à la périphérie se frottent, s'opposent, voire s'antagonisent, mais sans se gêner. Ça s'appelle l'Art de la Fugue.

Mais si ça marche, c'est la classe mondiale !

.....

Escamillo chante l'air du toréador. Il répond au toast des soldats mais il est extrêmement perturbé par Carmen qu'il voit pour la 1^{ère} fois. Il ne chante pas bouche bée, il chante désarmé, à l'inverse de l'aplomb que les chanteurs mettent dans cet air d'habitude.

.....

Je ne suis pas sûr que le dialogue entre Carmen et Escamillo dans l'acte 2 m'intéresse.

.....

3^{ème} acte. Sur son rocher, Carmen s'ennuie, elle est mélancolique, elle chante la habanera en s'accompagnant toute seule, à la guitare ou à la senza. Le récitant parle. Elle s'ennuie. Elle se tire les cartes. La mort. Le récitant parle...

Écarter peut-être l'espace. D'un côté, la rencontre entre José et Escamillo. Carmen au centre toute seule. Micaela sur un fil qui s'avance pour retrouver José (ou funambule sur la rambarde extérieure, même si le récitant doit lui donner la main, d'ailleurs, c'est lui qui prend le rôle du guide).

À la fin ils se retrouvent. Ou bien ils se parlent de loin. Le sentiment de l'étendue, des grands espaces, des monts affreux comme on désignait la montagne au

XIXe siècle. Et puis quand on se parle de loin dans les montagnes, il y a de l'écho, on ne se comprend pas.

.....

Ou bien carrément (au 2^{ème} acte), le début de la scène de l'auberge (le chant de Carmen, sa danse devant les clients) n'est pas joué sur le chemin de ronde mais dans les gradins. Sur une petite plateforme (ça supprime quelques places, mais ça n'est pas très grave), on a mis autour d'elle des gens avec qui on a travaillé, et ce sont eux qui l'invectivent, l'encouragent, l'applaudissent, l'invitent à sortir avec eux, s'échauffent... Ça ne change rien d'ailleurs à la dynamique de cette scène, ni de la musique, ni de la danse (ça peut permettre à l'air des sistres de commencer lentement : Carmen y va à reculons, comme dans une boîte en fin de nuit, les gars s'échauffent – *Plus vite !* Elle accélère – *plus vite, encore plus vite !* Elle accélère et après... Décrochement entre la rapidité musicale et le ralenti de son corps, avec peut-être un travail sur les adresses que lui font les clients qui seraient un peu plus fantasmatiques, si ça n'est pas un peu trop kitsch).

Et puis cette assemblée pourrait soutenir de la même manière la présence d'Escamillo. C'est seulement après, quand José arriverait, que Carmen monterait sur le chemin de ronde.

.....

C'est le récitant qui se charge de toutes les barrières.

(Une barrière dans le cirque, c'est le nom qu'on donne aux changements – Tapis qu'on enlève ou qu'on met, agrès, ratissage de piste, etc. – entre 2 numéros. Dans le cirque traditionnel, ils sont très enlevés mais une fois, dans une soirée chez les Galapiats, pendant leur Festival des Mouettes, j'ai fait toutes les barrières d'un spectacle avec mon clown vieux et lent, toutes les barrières à moi tout seul. Et il y avait des lests de 60 kg à déplacer, des cordes à monter, des tapis énormes à sortir ! J'avais un camembert et un litre de rouge dans les poches et je ne me gênais pas pour faire des pauses casse-croûte. Les gens riaient et c'était très agréable à faire, mais c'est ce qui a duré le plus longtemps dans la soirée (par ailleurs pleine de numéros ringards, kitsch ou vulgaires, je ne les avais pas vus avant). Le lendemain les artistes m'ont demandé de ne pas revenir.)

.....

Ça donnerait un début d'acte 2 à peu près comme ça : le texte ou partie du texte du chapitre 4, avec la musique de Kanye West, le récitant pose les accessoires au fur et à mesure, les seaux, la couverture, le guetto-blaster, etc. Petit à petit, pendant que José commence à vivre sa journée, Carmen assise au milieu des spectateurs est asticotée par les gens qui l'entourent (peut-être d'ailleurs qu'ils ont mis eux aussi une casquette de soldat, ou pas). – *Allez danse ! – Pas ce soir. – Allez danse, putain, danse ! etc.* Et ils balancent des biftons...

Affaire à suivre.

.....

Tiens ! Autour de la ferme magnifique où ma promenade m'a conduit, il y a deux yourtes et une vieille caravane. Tout cela me paraît diablement romantique. Attendrissant même. Mais comme étonnamment, à cet endroit précis du monde, la 4 G fonctionne plein pot, je googlise "la taille de corsavy" (il y a une pancarte avec le nom de l'endroit) et je m'aperçois que cette ferme fortifiée a été transformée en gîtes grand standing et que la yourte un peu vermoulue et moussue à l'extérieur est en fait un salon lounge-world-fusion de luxe :-(((

Ça sonne le glas de ma réflexion. Je vais rentrer me faire un thym (Françoise m'en a gentiment donné ce matin quand je suis allé chercher le Destop) et mettre ça sur le papier... Enfin, sur l'écran.

.....

Si l'association des amis de la tour de Batère a pour intention de restaurer la tour en question à la manière de celle de Corsavy, je vais réfléchir à deux fois avant d'en devenir un membre bienfaiteur. Si c'est pour en faire une tour aseptisée...

.....

Jusque là, ce journal s'appelait *Carmen's Diary*, mais je vais l'appeler *Carmen-Corsavy-Carmen*. Et même je vais l'adresser à Cyril et à Valérie, qui m'écrivait ce matin qu'ici elle avait été très heureuse avec lui. Sur les cailloux je vois la marque de leurs mains serrées, c'est la fin des *Visiteurs du soir*. – *Mais c'est son cœur qui bat, qui bat, qui bat... Il bat, il bat, il bat...* Là leur jeunesse commune, là leur cœur à tous les deux bat encore, un cœur commun... Et puis d'ailleurs je l'adresserai à tout le monde, à Jean-Claude, à Katia, à Annie, à Rosalie et même à Michel que je n'ai pas connu. J'écris dans leur trace. Leur trace à chacun singulière et leur trace commune.

*

DES ARMES / suite 3

4.

Escamillo est de très bonne humeur. Tout s'est bien passé à Grenade. Il a gagné beaucoup plus d'argent qu'il n'en espérait. Comme il a fini de payer son habit, il va pouvoir un peu souffler. Il a couché avec trois filles, une par combat. Il s'en est plutôt bien sorti. Avec un garçon aussi et là aussi ça s'est bien passé.

Il ne s'est jamais aussi bien entendu avec une équipe. Tout le monde est de bonne humeur. Personne ne vient travailler à reculons. Et puis il a Andrés, le nouveau picador, avec qui il passe des nuits entières, quand les autres sont partis dormir. À deux, ils refont la corrida du soir, ils séquentent, ils décortiquent... Tard dans la nuit, ils oublient les taureaux, ils parlent de poésie, de pays lointains. Ils s'enivrent mutuellement. Quand il joue de la guitare, Andrés fait pleurer les dieux.

C'est le soir. Le premier soir où il fait bon, la première nuit de printemps. La lune est pile au-dessus de la Giralda, on dirait un bilboquet.

Escamillo marche dans la rue avec son nouvel ami. Il longe le Guadalquivir en parlant des poèmes de Saint Jean de la Croix. *Et la nuit était obscure et elle éclairait la nuit. En el relicario del desierto des nieves, había...* Andrés n'est pas d'accord, quitte à aimer la poésie mystique, il préfère celle de Sainte Thérèse d'Ávila. Ils se battent en riant très fort. Ils ont trop bu.

Des soldats sortent d'une taverne. Ils ont cru à une vraie bagarre. – *Qu'est-ce qui se passe, ici ? – La maréchaussée ! Vous tombez bien. Ce monsieur soutient que Saint Jean ne vaut pas Sainte Thérèse ! Qu'est-ce que vous en dites ? Enfermez-le, passez-lui les menottes. En prison pour crime de lèse-Saint-Jean-de-la-Croix !* Un soldat approche sa lampe. – *Nom de Dieu ! Eh ! Les gars, venez voir. Escamillo, le torero de Grenade, l'Ange blanc. Toutes nos excuses et respect ! Venez boire un coup avec nous. – Avec plaisir et gratutide, gratu... gruta... et merde ! Entrons.*

Et il la voit. Son cœur s'arrête. Et sa tête elle aussi s'arrête de tourner. *Et la nuit était obscure et elle éclairait la nuit.* Putain, cette fille, c'est vrai qu'elle fait de la lumière.

Elle le voit qui la regarde, elle lui sourit de son sourire tragique. À lui aussi, ça lui fait l'impression d'une balle entre les deux yeux. Elle est encore essoufflée. Il peut sentir son odeur de là où il est. L'odeur de la sueur et de l'ambre. Il bande instantanément. Il rougit, sa bite est dure comme une pierre. Andrés le tient encore par l'épaule, il se secoue comme s'il voulait chasser un chat qui s'accroche. Andrés le regarde sans comprendre, trop saoul pour être vexé. Autour de lui les soldats qui le serrent, lui prennent les mains, boivent à sa santé en lançant des toasts à la cantonade.

C'est à ce moment précis qu'il se sépare littéralement en deux êtres parfaitement distincts. Il en éprouve la conscience claire. L'un, affable et joyeux, pour ainsi dire, rend leur toast aux soldats, l'autre en lui ne regarde que cette fille dont on ne sait pas si le sourire est une porte ou une muraille.

Et son cœur bat très lentement, et il avance vers elle.

5.

Il est sorti de prison il y a un quart d'heure. Profitant de la nuit il a plongé son corps dans le fleuve froid. Pour aller chez Lillas Pastia, en longeant les remparts, normalement il faut vingt minutes. Il prend le rempart dans le sens inverse. Il lui faudra une heure et demie, il a besoin d'au moins ça. Il va la voir pour lui dire qu'il l'aime, pour lui dire au revoir à jamais, pour coucher avec elle, pour la frapper, pour lui rendre la lime et la pièce d'argent qu'elle lui a fait passer dans un pain il y a quinze jours de ça, il va la voir pour l'embrasser, pour se marier avec elle, pour la remettre en prison, pour toucher son salaire en

nature, pour se mettre à genoux, pour la regarder dormir, lécher le sel sur ses épaules, pour pleurer dans ses bras...

Elle l'attend, elle sait qu'il va venir, elle a peur qu'il ne vienne pas. Les clients sont partis, même Pastia est dehors. Elle l'attend pour voir si elle le reconnaît, si elle se rappelle de lui, au moins de sa tête, si elle en a encore envie quand il est devant elle. Elle l'attend pour partir dès qu'il sera là, pour coucher avec lui, pour lui voler sa montre, pour déboutonner sa chemise, pour voir si elle frissonne comme le jour où elle est tombée et où il a ri. Elle l'attend pour que la paume de sa main immense lui ferme doucement les yeux, pour se marier avec lui, pour lui dire *Sors, maintenant*, pour passer ses doigts dans sa barbe, pour qu'il la mette en prison, pour s'acquitter de sa dette, pour se mettre à genoux, pour le regarder dormir, pour rire ou pleurer dans ses bras...

Normalement entre la prison et l'auberge, il faut vingt minutes.

6.

Rien de tout ce qu'ils avaient imaginé ne s'est produit. Tout ce qu'ils avaient imaginé s'est produit. Ils se sont embrassés. Il lui a rendu la pièce mais il a gardé la lime. Ils ont eu une faim de loup, ils ont mangé de tout, de tout, il lui a dit – *Tu croques les bonbons comme un enfant de six ans*, ils se sont dévorés des yeux. Un amour d'ogres !

Ils n'ont pas couché ensemble.

Maintenant ils sont repus, elle danse sans se rendre compte qu'elle est assise sur lui et c'est là que la montre de José se met à sonner.

– *Tu as mis une alarme ? – C'est la relève, il faut que j'y aille. – Quoi ? – Je sors de prison, si je n'y vais pas, je suis déserteur. – Si tu t'en vas, tu ne reviens jamais, tu le sais, ça ?* Silence. Toujours elle : – *Adieu, c'est adieu, c'est pas au revoir. C'est adieu pour jamais. – D'accord. Adieu pour jamais.*

[Ça suffit pour aujourd'hui, il est 4 h et il est temps que je dorme.]

LUNDI

Impossible de dormir dans la nuit, je me suis couché à 6 heures. Rien écrit. Juste pensé. Regardé *Weeds* un peu, en accéléré, les moments où Nancy Botwin est sur le fil. Joué avec mon téléphone. La journée qui vient sera un peu courte.

Je voudrais bien faire écouter des morceaux de musique à Raoul. La mort de Didon chantée par Tatiana Troyanos, que je n'aime pas, par Jessie Norman, que je n'aime pas, par Leontyne Price, que je déteste et par Emma Kirkby, dirigée par Hogwood, que j'adore. La seule qui ne se rengorge pas un iota. La seule qui offre sa mort. Qui laisse juste la voix sortir. La seule qui chante au milieu, et pas au-dessus de nous.

The dancer, de PJ Harvey.

La ballade de basse, de Louise Attaque, enfin, l'instrumental qui semble creuser la terre (ça aussi j'en ai fait une boucle).

Yikes, ce morceau inattendu de Kanye West.

Et un album de Marc Ribot, *Silent Movie*, et notamment dedans, *Variation 1*, qui est à mon idée, ou à mon oreille, l'idée que je me fais de ce que pourrait être le continuo entre les airs.

Et puis d'autres choses qui me viendront.

Je n'arrive pas à sortir de cette envie de faire chanter Micaela pendant qu'elle est en équilibre sur un fil, même à 10 cm du sol.

Et plus généralement, trouver cette matière physique, faite de déséquilibre ou d'entrave et qui viendra donner un autre corps au chant.

J'hésite entre m'arrêter et structurer l'acte 2 ou continuer le roman, mais je crois que je vais pencher pour la 2nde solution, d'abord parce que même si je ne peux pas finir avant de partir ce soir faire ce que je n'ai pas fait hier, je pourrais écrire au cahier la suite. Et que pour ce qui est du scénario, je peux en jeter les bases comme hier au dictaphone.

Optons donc pour la matière.

Ce matin le ciel est exactement de la couleur de l'encadrement de la fenêtre, bleu grec. (Si les Grecs étaient plus malins ils auraient déposé le bleu grec comme Klein l'a fait pour le bleu Klein, ils auraient déjà remboursé leur dette, nageraient dans l'opulence et feraient des doigts d'honneur aux fonds de pension.) Comment peut-on avoir l'outrecuidance de déposer une couleur ???

*Ce toit tranquille où marchent des colombes
Entre les pins palpite entre les tombes
Midi le juste y rayonne de feux*

Je suis allé jusqu'au cimetière d'en haut. C'est la deuxième fois. J'aime les cimetières. Je dois tenir ça de mon grand-père paternel, hussard noir de la république et qui en avait fait sa spécialité touristique. Je crois que mon cousin (celui qui habite près d'ici et à qui je n'ai pas dit que j'étais là, j'ai même renoncé à parler de cette retraite sur une newsletter de peur qu'il la lise et m'appelle) en récupérant tous les écrits de notre grand-père a gagné un journal épais uniquement réservé aux cimetières. Hautement documenté, tant en description de tombes humbles et de tombes célèbres qu'en photos des dites sépultures...

Sur la petite maison blanche (je ne trouve pas d'autres mots) où sont Cyril et Annie, et il avait 2 oiseaux qui se prenaient gentiment le bec et j'ai pensé au *Cimetière Marin*.

Comme ce que j'ai à écrire aujourd'hui, contrairement à hier, demande une sorte de froideur clinique et ne permet pas le tremblement, je suis reparti en laissant les oiseaux et les tombes, j'ai pris le chemin de Montferrer une bonne heure. Belle occasion de voir Corsavy de loin, petite tache d'ocre et de rose accrochée plein sud au versant. Merde, voilà que je me mets à écrire comme mon grand-père, je n'aurais pas dû penser à lui.

On s'y met. Parenthèse, je viens de m'apercevoir en racontant les numéros des chapitres qu'il y a un trou du récit entre le 2 et le 3. Entre Carmen qui dessine des damiers sur des fronts et José en prison, il se passe un peu quelque chose, l'ellipse c'est bien mais quand même. J'y reviendrais, je ne voudrais pas charger le chapitre de la prison d'une explication.

*

J'ai bricolé un chapitre 3 en vitesse. Ça me met un eu en retard sur mon programme mais de toute façon, ce trou spatio-temporel m'empêchait d'avancer, de toute façon. Je retravaillerai ça plus tard.

*

DES ARMES / suite

3.

Elle s'affole. Selon les médecins, la fréquence cardiaque maximale se calcule par une règle simple « 226 moins l'âge », une femme de 24 ans ne doit donc pas avoir le cœur qui bat à plus de $226 - 24 = 202$. Son cœur à elle bat à 196 pulsations par minutes. Les veines dans ses poignets gonflent. C'est son amie, Frasquita, qui lui a donné une énorme claque alors qu'elle dessinait sur le front de l'autre femme. Elle s'est réveillée assise sur le ventre de Manuela, le couteau dans sa main était près de son œil.

Elle ne pourrait pas raconter ce qui s'est passé. Ils sont quatre, ils lui posent des questions. Une question par seconde. Il y a une corde autour de ses poignets. Elle brûle. Elle croit que ses mains vont tomber. Il y a un homme qui la tient par l'épaule. Son bras pèse une tonne. Elle le connaît. Elle ne sait plus qui c'est mais elle le connaît. Ça lui revient, c'est le garçon qui souriait, tout à l'heure, quand elle est tombée. Il faut qu'elle réponde au moins à une question, sinon ils vont l'emmener. Autour d'elle et des flics, 498 filles hurlent. En montrant José elle dit – *C'est à cause de lui. Il m'a énervée.* Dès qu'elle a dit ça, elle se rend compte de l'énormité de la chose. Ses mains vont finir par tomber c'est sûr. Ils ne lui ont même pas pris le couteau. Le garçon qui la tient par l'épaule est en train de lui parler. – *Calmez-vous Mademoiselle. Allons dehors, ici il y a trop de bruit.* Il parle gentiment. Elle le suit. – *Donnez le couteau. Donnez-le. Eh ! mais il faut desserrer cette corde, vous allez perdre vos deux mains.* – *Vous m'emmenez où ? – En prison.*

Quand il dit *prison*, son cœur passe en une seconde de 183 à 45 pulsations minutes. Elle s'évanouit. Ça dure une minute, le temps qu'il la réanime, mais c'est suffisant pour qu'elle fasse un rêve. Elle est toute nue sous un arbre et il pleut sur son corps une pluie tiède et grenat. Le garçon est penché sur elle. Elle se demande s'il lui a fait du bouche-à-bouche. – *S'il vous plait, laissez-moi partir.* Il a un beau sourire, même si c'est un sourire qui veut dire non. – *Laissez-moi partir. Je vais mourir en prison.* Il sait qu'elle ne ment pas. S'il l'emmène jusqu'à la prison, il ne lui donne pas une semaine. – *S'il vous plait...* – *Je vais vous relever doucement. Quand vous êtes debout, poussez-moi fort et courez vite.* – *Et vous ? – J'irais sans doute en prison à votre place.*

Poussez-moi le plus fort possible. Ils n'auront pas de preuves, ce ne sera pas bien méchant.

*

Et maintenant sus au chapitre 8. Je lance vite des pistes et je retravaillerai en marchant et ce soir dans mon petit camp. Ceux qui lisent peuvent passer direct à la suite, où il devrait y avoir à la page de mardi la version de base.

DES ARMES / suite

8.

Quelle probabilité y avait-il pour que tout arrive dans la même journée ?

C'est à la fin du mois de juillet. Depuis trois mois, José et Carmen sont en fuite. Ils ont rejoint la bande à Dancaire, comme on dit la bande à Bonnot. Elle est voleuse, il est déserteur.

Depuis trois mois, tous les jours c'est la même histoire, Carmen et José s'aiment au petit matin. Ils se fâchent. Soit c'est la jalousie de José qui s'accroche à n'importe quoi, aux hommes qu'elle drague pour qu'ils laissent passer la marchandise, et quand il est calme c'est elle qui se met en colère. Ils ne se parlent plus pendant le jour, ou bien pour se dire des choses petites. *Tu devrais t'ouvrir une bière qu'est-ce que tu fais tu vas pas la casser sur cette pierre quand même J'ai pas de décapsuleur Mais tu viens d'où ça fait longtemps que les bières s'ouvrent manuellement.* Et puis ils se couchent ils éteignent la lumière et se retournent sur le flanc. Merci Miossec. Ils se re-aiment au petit matin.

Les heures où ils sont heureux dans la journée se raréfient. Les heures où ils respirent ensemble.

Tous les jours, la même routine, réceptionner la marchandise, la transporter, la livrer. Et que ça se passe bien ou qu'il faille foutre le camp en vitesse, ça ne change rien. *Go fast, go slow.*

Quelle probabilité y avait-il pour que tout arrive dans la même journée ?

Le matin du 30 juillet n'est pas un bon matin pour Carmen.

Elle s'est réveillée il était déjà levé. Elle est allée un peu plus loin. Elle a fait pipi entre deux pierres.

Elle est montée sur le rocher.

Comment se fait-il qu'ils en soient arrivés là? Comment, de cette nuit du 26 avril où ils se sont quittés à jamais, il a suffi qu'un officier passe la porte au moment où José sortait... à une minute près, José n'aurait pas croisé cet homme, il serait parti, ils ne se seraient jamais revu. Elle prend son jeu de tarot. Elle ne sait pas si elle croit aux cartes, si elle croit au destin... La mort. Ça ne l'étonne pas.

Elle se dit qu'elle ne l'aime plus qu'il ne l'aime plus non plus, que cette vie commune raconte autre chose.

Elle a le sentiment d'être déjà morte.

C'est à son tour d'être en prison. C'est tous les deux.

Elle comprend que la phrase qu'elle se dit à intervalles rapprochés – *ça va s'arranger*, est une illusion dangereuse.

Au moment où elle se dit ça, Escamillo est en train de conduire à Séville un troupeau qu'il ramène de Cordoue.

La veille au soir, à 60 km au nord, une vieille femme malade depuis longtemps fait une crise plus grave que les autres. Elle sait qu'elle ne passera pas la semaine. Elle envoie sa fille adoptive chercher son fils. Le lendemain matin, ce matin de juillet donc, Micaela a rejoint Séville, elle a fait tous les lieux les plus mal famés de la ville et a trouvé un guide qui a accepté de l'amener jusqu'à la planque de la bande.

C'est aussi le jour où le douanier habituel, celui à qui ils graissent tout le temps la patte, est tombé malade, la bande part en reconnaissance et laisse José garder la planque.

.....

*

MARDI

La nuit de juin

*Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement
Une immense bonté tombait du firmament
C'était l'heure tranquille...*

Lundi soir, sous le pic de l'Estrelle.

Le jour n'en finit pas, il est 9 heures et le soleil est encore là. Il glisse le long de la pente nord du Canigou. Je me suis mis sur un petit promontoire, à peu près plat, au pied du pic. Ça n'a de pic que le nom, c'est plutôt une jolie bosse herbeuse. Le bruit juste du vent et des clarines. J'ai dû choisir entre la lumière et le vent. Il y avait des endroits abrités, mais ce mamelon déroulait sa pente jusqu'à la mer. L'envie du soleil, très tôt demain matin, l'a emporté. Je ne pouvais pas trouver plus dégagé. Il est aussi offert à la tramontane.

Je ne sais pas si je vais écrire ce soir, il faudrait que je fasse une reconstitution presque policière des événements qui se sont passés le 30 juillet aux alentours de Séville, dans la planque de Dancaire. Si j'y renonce pour ce soir (après tout, je n'ai que 2 heures de sommeil depuis 27 heures) ce n'est pas grave. Depuis que je suis parti ce soir, je suis d'une très bonne humeur qui rejaillit sur Carmen. Cette joie, la force majeure dont parle Clément Rosset. Tout à l'heure sur le sentier, je me racontais la première en me félicitant chaudement de l'excellence de ce spectacle, le tout en parlant tout haut.

Monter ma tente m'a fait un plaisir indescriptible. Elle est toujours aussi minuscule et je l'aime comme ça. Timide dans le paysage, on dirait qu'elle dit pardon d'être là.

Ça y est, le soleil a perdu un morceau derrière le flanc du Canigou. Il est 21 h 18, le 18 juin, à trois nuits du solstice d'été.

*

Pour faire cette reconstitution, je crois que je vais faire un petit dessin...

*

En relisant hier soir le roman tout entier, j'ai été consterné par le début, que je vais remanier tout de suite...

Pas une des quatre personnes dont cette histoire raconte l'histoire ne s'appelle par son vrai nom.

José ne s'appelle José que parce qu'il a tué un homme dans les faubourgs d'Elizondo, au Pays basque où il vivait. D'ailleurs, jusque là il s'appelait Don Luis Lizzarabengoa. Ça ne s'invente pas. Le soir après le meurtre, il a jeté sa carte d'identité dans le creux d'un tronc d'arbre et s'est enfui dans la nuit. C'est comme ça qu'il s'est retrouvé en Andalousie. Il s'est engagé dans la Légion Étrangère pour échapper aux poursuites. À la légion on ne vous demande rien, juste un prénom. Plus de Luis, plus de Don.

Escamillo non plus ne s'est pas toujours appelé comme ça. C'est son nom de scène, son nom de torero. Son impresario lui a juste dit – « *Tu ne feras jamais une carrière dans l'arène avec ton prénom de Paysan. – Paysan... D'accord. Appelez-moi... Escamillo – Escamillo, où tu es allé chercher ça? – Dans un endroit trop profond pour vous.* »

Pour Carmen, c'est autre chose. Un prénom, personne n'a pensé à lui en donner un. Ses parents l'appelaient juste *niña*, petite fille. Un jour d'été, ils l'ont mise à la sieste, toute nue, sous un mûrier. Vous savez comme les mûriers en été dégoulinent d'un beau jus carmin. Au bout d'une heure, elle était rouge de la tête aux pieds. *Niña Carmen*, petite fille carmin. Ça lui est resté.

Quant à Micaela, personne ne connaît son premier nom, même pas elle. Quand la mère de José l'a adoptée elle lui a donné ce prénom, Micaela, parce qu'on était le 29 septembre, le jour de la Saint-Michel.

Voilà. Quatre personnes et pas un prénom véritable. Qui se retrouvent au même endroit, presque le même jour.

1.

Cette année-là, le printemps n'arrivait pas. On était à la fin d'avril et il faisait un temps de décembre. L'hiver n'en finirait pas.

Le matin du 27 avril, Micaela s'est levée très tôt. Elle a fait comme elle a pu les 42 kilomètres qui la séparent du centre de Séville et dans l'autobus qu'elle a réussi à attraper à la fin, elle ne sait pas trop quoi penser. Elle a envie de ne pas s'arrêter à Séville, le bus descend jusqu'à Malaga. Elle déteste la maison qu'elle vient de quitter, la campagne, la poussière. Elle déteste tout sauf la vieille dame. Qu'est-ce qui la retient, l'amour ou la reconnaissance ?

Comment savoir si on aime les gens à qui on doit tout ?

Voilà ce que Micaela se dit sur la route pleine de trous qui l'amène à Séville, dans le quartier de la Manufacture des tabacs.

Et elle sait que le simple fait de penser dans ce matin d'hiver est déjà une ingratitude...

Qu'est-ce qui l'amène là ? Elle va voir José. « *Je suis sa promise...* » Elle se demande si la mère de José ne l'a pas recueillie juste pour ça, pour offrir un petit animal à un enfant difficile. « *Je suis sa promise...* »

Faire une promesse, c'est beau, mais *être* promis...

« *Je suis son hamster, je suis son cheval, je suis son petit chien.* »

Voilà ce que Micaela se dit sur la route.

Elle regarde les garçons, les hommes assis devant et derrière d'elle, ils sont une trentaine et il y en a au moins deux ou trois qu'elle pourrait avoir envie d'embrasser.

En descendant de l'autobus, Micaela a envie de couper ses tresses.

En longeant le Guadalquivir, elle essaie de ne plus penser, elle regarde l'eau. On ne sait jamais de quelle couleur elle va être. Des fois blanche, des fois bleue, brune après les pluies du printemps, rouge après les orages d'été. Ce matin-là elle est verte. Verte avec des reflets dorés.

Il fait froid. C'est dommage, elle a envie de se baigner.

Elle va vers la manufacture, en face il y a la caserne. Ils ont bien fait de la mettre là. Avec les cinq cents filles qui travaillent dans l'usine les esprits s'échauffent. Il paraît qu'en été, les cinq cents cigarières ont si chaud qu'elles travaillent le torse nu, les jupes relevées.

Micaela irait bien travailler quelques jours l'été, torse nu à la manufacture, les cheveux courts, les épaules tatouées.

Ça tuerait ma mère adoptive !

La place est pleine de gamins, ils s'ennuient, ils font des bêtises. Les filles sont rentrées dans l'usine, les gens sont partis travailler.

C'est fou ce que les enfants peuvent faire comme vacarme. On dirait la guerre. La petite guerre, celle qui n'aura jamais d'armistice.

Micaela arrive.

Sur les marches qui montent à la caserne, José essaie de mettre un peu d'ordre et comme elle ne veut pas le déranger, elle attend pour aller le voir qu'il ait fini d'engueuler gentiment les enfants.

C'est encore lourd mais on s'approche un peu.

*

Jean-Claude il faut que tu saches quand même que je vole méticuleusement tous tes sachets de tisane verveine-miel. Bien sûr, je réapprovisionnerai avant de partir mais si tu aimes spécifiquement la tisane verveine-miel de chez Florange, il faut que je le sache et que je me mette en chasse...

*

La chronologie du 30 juillet :

29/07

14:00 – La mère de José, malade de puis longtemps, fait une crise. Le médecin dit que la prochaine sera fatale.

17 h – Micaela part à Séville trouver un guide qui pourra l'amener jusqu'à la planque de la bande à Dancaire, où elle sait qu'est José.

23 h – Elle a trouvé le guide. Elle va dormir chez une amie. Le guide lui a donné rendez-vous le lendemain à 07 : 30.

30/07

5 h – Dancaire part pour Séville s'assurer de la corruptibilité de quelques douaniers.

- 7 h 30 – Micaela part de Séville avec le guide. Ils empruntent le chemin le plu long, celui où il n’y a pas à escalader. Le voyage devrait durer un peu plus de 4 heures.
- 8 h – Carmen et José se réveillent dans la planque. Ils s’engueulent dès le réveil. Déjeunent chacun de leur côté. Toute la matinée, ils s’arrangeront pour ne pas se croiser.
- 11 h – Escamillo, qui est parti de Cordoue le 10 juillet avec un troupeau de taureaux qu’il amène à Séville, fait paître ses bêtes au pied de la montagne au sud de la ville. Andrés lui apprend que Carmen n’est pas loin, le camp de Dancaire est juste au-dessus dans les collines. Il connaît un chemin rapide pour y aller qui passe par un petit défilé.
- 11 h 3 – Escamillo emprunte le défilé.
- 11 h 45 – Dancaire est de retour à la planque. Les douaniers ne devraient pas poser de problème, mais pour être sûr, il demande à Carmen de venir l’aider. Ils repartent. José reste au camp faire le guet.
- 11 h 50 – Micaela approche du camp. Son guide la laisse là, il a trop peur de rester. Elle continue à avancer.
- 12 h – Escamillo arrive au camp. José qui voit bouger lui tire dessus et le rate de peu. Effrayée par le coup de feu, Micaela s’arrête d’avancer et se cache. Le coup de feu a résonné dans la montagne, Dancaire et son équipe l’ont entendu et font demi-tour.
- 12 h 5 – Escamillo explique à José qu’il ne connaît pas qu’il est ici pour voir Carmen. José défie Escamillo à la navaja.
- 12 h 15 – Dancaire arrive au camp en plein combat. Escamillo est à terre. C’est Carmen qui arrête José juste à temps.
- 12 h 30 – Micaela est découverte. Elle explique à José la raison de sa présence.
- 13 h – José part avec Micaela vers Jerez, là où est la maison de sa mère. Escamillo va retrouver ses taureaux, il a rendez-vous à Séville le surlendemain, il re passe par le défilé. Dancaire, Carmen et toute la bande reprennent le chemin de Séville pour finir leur livraison.

-CARMEN-

30/07

DANCAIRE & SA BANDE:

30/07

- * 05:00 : DÉPART DISCRET POUR SEVILLE (SEUL)
- * 11:45 : RETOUR AU CAMP
- * MÊME HEURE - RETOUR VERS SEVILLE (AVEC CARMEN)
- * 12:00 ILS REBROUSSENT CHEMIN (COUP DE FEU AU CAMP)
- * 12:15 ARRIVÉE AU CAMP - ARRÊT DU COMBAT JOSÉ/ESCAMILLO
- * 13:00 RETOUR SEVILLE (AVEC CARMEN)

ESCAMILLO:

- * IL EST PARTI LE 10/07 DE CORDOUE AVEC SES TAUREAUX
- * LE 30/07 11:00 IL ARRIVE AU PIED DU DÉFILÉ (RACCOURCI PLANQUE)
- * MÊME HEURE : IL EMPRUNTE LE DÉFILÉ
- * 12:00 IL ARRIVE AU CAMP.
- * 12:15 CARMEN LUI SAUVE LA VIE
- * 13:00 IL REPART.

MICRELA:

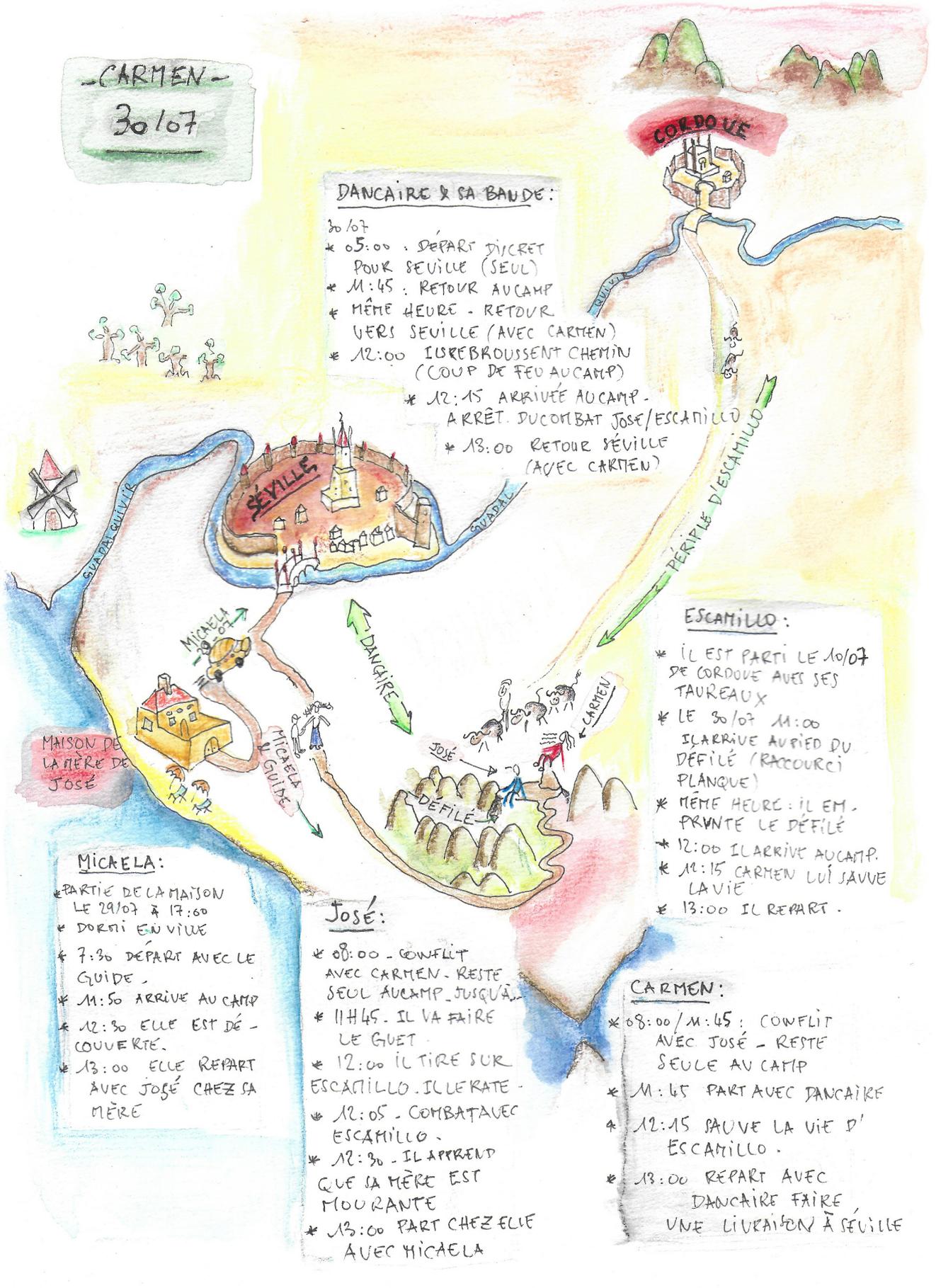
- * PARTIE DE LA MAISON LE 29/07 à 17:00
- * DORTI EN VILLE
- * 7:30 DÉPART AVEC LE GUIDE
- * 11:50 ARRIVE AU CAMP
- * 12:30 ELLE EST DÉCOUVERTE.
- * 13:00 ELLE REPART AVEC JOSÉ CHEZ SA MÈRE

JOSÉ:

- * 08:00 - CONFLIT AVEC CARMEN - RESTE SEUL AU CAMP JUSQU'À...
- * 11H45 - IL VA FAIRE LE GUET
- * 12:00 IL TIRE SUR ESCAMILLO. IL LE RATE
- * 12:05 - COMBAT AVEC ESCAMILLO
- * 12:30 - IL APPREND QUE SA MÈRE EST MOURANTE
- * 13:00 PART CHEZ ELLE AVEC MICRELA

CARMEN:

- * 08:00 / 11:45 : CONFLIT AVEC JOSÉ - RESTE SEULE AU CAMP
- * 11:45 PART AVEC DANCAIRE
- * 12:15 SAUVE LA VIE D'ESCAMILLO.
- * 13:00 REPART AVEC DANCAIRE FAIRE UNE LIVRAISON À SEVILLE



Reprenons le chapitre 8. J'essaie autre chose.

DES ARMES / suite

8.

C'est le chapitre le plus court.

Elle : – *Adieu, c'est adieu pour jamais.* Lui : – *D'accord. Adieu pour jamais.*

Il va sortir. On frappe à la porte. C'est le lieutenant, le supérieur de José. Il est revenu voir Carmen. Le lieutenant : – Barre-toi ! José : – Non ! Le lieutenant : – Barre-toi, je te dis ! José : – Non ! Le lieutenant le frappe, José sort son arme, le lieutenant appelle des renforts, Carmen et José se sauvent.

Voilà. Il y a une minute ils se quittaient, maintenant ils sont indissolublement liés.

9.

Quelle probabilité y avait-il pour que tout arrive dans la même journée ?

C'est à la fin du mois de juillet. Depuis trois mois, José et Carmen sont en fuite. Ils ont rejoint la bande à Dancaire, comme on dit la bande à Bonnot.

Depuis trois mois, tous les jours c'est la même histoire, Carmen et José s'aiment au petit matin. Un peu après, ils se fâchent une première fois. Ils se rabibochent, se fâchent, à nouveau, se rabibochent, se fâchent encore, le tout crescendo. Ils finissent par se taire, tentent des fois une ultime réconciliation, à chaque fois vouée à l'échec. *Tu devrais t'ouvrir une bière Bonne idée qu'est-ce que tu fais tu ne vas pas la casser sur cette pierre quand même J'ai pas de décapsuleur Mais tu viens d'où ça fait longtemps que les bières s'ouvrent manuellement.* Et puis ils se couchent ils éteignent la lumière et se retournent sur le flanc. Merci Miossec. Ils s'aiment à nouveau au petit matin.

Les heures où ils sont heureux dans la journée se raréfient.

Tous les jours, la même routine, réceptionner la marchandise, la transporter, la livrer. Et que ça se passe bien ou qu'il faille foutre le camp en vitesse, ça ne change rien. *Go fast, go slow.*

Quelle probabilité y avait-il pour que tout arrive dans la même journée ?

Le matin du 30 juillet n'est pas un bon matin pour Carmen.

Elle s'est levée à 8 heures il était déjà levé. Elle est allée un peu plus loin. Elle a fait pipi entre deux pierres.

Elle est montée sur le rocher.

Elle a pris son jeu de tarot. Elle ne sait pas si elle croit aux cartes, si elle croit au destin... Elle tire une seule carte – *la mort*. Ça ne l'étonne pas.

Elle ne l'aime plus et ne l'aime plus non plus, leur vie commune ne raconte plus qu'une bataille que personne ne peut gagner. Ça ne va pas s'arranger.

Elle a le sentiment d'être déjà morte.

À partir de maintenant, il faut raconter les choses exactement dans leur ordre chronologique. Et il faut repartir de la veille dans le début de l'après-midi.

À 14 h, le 29 juillet, dans sa maison devant l'océan, une vieille femme malade depuis longtemps fait une nouvelle crise devant le médecin qui la regarde sans rien dire. Et la douleur est si forte, si intense qu'elle s'évanouit. En revenant à elle, elle demande à sa fille adoptive qui pleure d'aller chercher son fils.

À 17 h, Micaela part pour Séville, elle y arrive à 23 h et cherche dans tous les lieux mal famés de la ville, un guide qui accepte de l'emmener jusqu'à la planque de Dancaire. Elle sait que José est là-bas. Elle trouve un guide avant minuit, ils conviennent de se retrouver le lendemain à 7 h 30. Elle va dormir chez une amie.

À 5 h le 30 juillet, Dancaire et une partie de sa bande partent de leur planque dans la Sierra de Moron vers Séville vérifier un itinéraire. Ils ont une livraison à faire et la procédure habituelle est grillée.

- À 7 h 30 Micaela et son guide se retrouvent à l'endroit prévu. Ils prendront un chemin plus long mais le guide dit que c'est plus sûr.
- À 8 h, Carmen et José se réveillent. De cela on a déjà parlé. Toute la matinée, ils s'arrangeront pour ne pas se voir.
- À 11 h, Escamillo, qui est parti de Cordoue le 10 juillet avec un troupeau de taureaux qu'il amène aux courses de Séville, fait paître ses bêtes au pied de la Sierra de Moron. Andrés lui *dit* – *Tu sais qu'elle n'est pas loin d'ici.* – *Qui ?* – *La fille de l'autre jour. Celle qui tu as croisé au printemps, qui t'a hypnotisé à l'auberge. Elle est tout près, à moins d'une heure. Il suffit de passer par ce défilé.* Et comme Escamillo ne répond rien. – *Vas-y, je reste ici pour garder le troupeau.*
- À 11 h 3, Escamillo s'engage dans le défilé.
- À 11 h 45, Dancaire est de retour. Il a trouvé un nouveau passage, mais il a besoin de Carmen pour détourner l'attention d'un douanier. José une nouvelle fois fait une crise de jalousie. Ils repartent en le laissant faire le guet, ils n'ont pas envie de l'avoir dans les pattes, il est capable de tout faire foirer.
- À 11 h 50, Micaela et son guide s'approchent du camp de Dancaire. Ils viennent de marcher un peu plus de 4 heures et ils sont épuisés. Le guide a des mouvements nerveux. Il refuse d'aller plus loin. Micaela continue seule.
- À midi pile, Escamillo sort des gorges qu'il traversait et arrive dans le camp désert. José le voit et comme il ne le connaît pas, tire un premier coup de semonce. Effrayée par le coup de feu qui a résonné dans toute la montagne, Micaela s'arrête d'avancer et se cache. Dancaire et son équipe l'ont entendu aussi. Ils sont inquiets, José est incontrôlable parfois. Ils font demi-tour.
- À midi cinq, José est descendu de son poste. Escamillo lui dit qui il est. Pas de réaction de José. Il lui dit qu'il vient voir Carmen. José n'attendait que ça, il se jette sur le torero et le défie à la navaja. À midi dix, au premier assaut, José a le dessous, Escamillo n'en profite pas. Cinq minutes après, au deuxième assaut, c'est Escamillo qui tombe. Il est donc midi et quart, c'est le temps qu'il a fallu à Dancaire et les autres pour revenir. José est tellement furieux qu'il ne les voit pas. Il veut juste tuer l'homme à taire. Ce n'est même pas sûr qu'il sache encore qui il est. C'est Carmen qui en sautant de son cheval retient José et

sauve la vie du torero. En comprenant ce qu'il allait faire, José hurle et s'écoule. De sa cachette où elle voit tout, Micaela pousse un cri. Elle est découverte.

À 12 h 30, José est en partie calmé, même si sur son visage et ses bras, ses veines sont toujours énormes. Et il voit Micaela. Il ne comprend pas ce qu'elle fait là. – *Ta mère est en train de mourir.*

À 13 h, José part avec Micaela vers Jerez, là où est la maison de sa mère. En s'en allant, il a voulu prendre Carmen dans ses bras et elle ne s'est pas laissé faire. Il lui a dit *tu m'aimes encore ?* Elle lui a dit *je ne t'aime plus.* Il lui a dit *je reviendrai.* Elle lui a juste répondu *pas la peine de revenir.*

Il lui a dit *je reviendrai.*

Dès que José a disparu, Escamillo s'en va aussi. Il doit retrouver ses taureaux.

Quand Escamillo est parti Dancaire, Carmen et toute la bande reprennent le chemin de Séville pour finir leur livraison.

En s'en allant, Escamillo les a invités à venir le voir toréer pour la feria du 15 août à Séville.

*

Avant d'aller me coucher, définissons un peu le programme de demain.

Demain, je scénarise le 2 et le 3. Comme je l'ai fait pour le 1. Je pourrais passer des jours à réécrire ce 'roman' qui ne me plaît que comme matière, mais là, il ne s'agit pas de peaufiner, il s'agit de faire un monstre. Le premier monstre.

Il me restera jeudi pour m'atteler au dernier acte et je pense que je partirai vendredi, j'ai besoin d'un peu plus de temps que prévu à Marseille pour préparer la rencontre à la Gare Franche. Et puis je serai content de passer aux 30 ans des jumelles.

Je viens de réécouter le 4^{ème} acte dans la version Berganza (d'ailleurs c'est un peu bizarre que dans cette version il n'y ait que 3 actes, ils ont rassemblé dans un même acte la montagne et la corrida, qu'est-ce qu'ils avaient dans la tête ?), je me rends compte :

– Que l'écriture en contrepoint que je veux faire pour l'acte 2 entre la prison et la taverne est exactement le principe de l'acte final dans l'œuvre. Pendant que

José et Carmen vivent leur scène tragique, derrière, la *virtu* joyeuse de l'enthousiasme populaire.

- Que pour moi l'air final est séparé en deux parties vraiment distinctes, même musicalement. La 1^{ère}, du *c'est toi/c'est moi* au *tu ne m'aimes donc plus*. Très 'viennoise', très sirupeuse, la 2^{ème} du *tu ne m'aimes donc plus* à la fin, beaucoup plus Debussy. C'est comme s'il y avait une sorte de flanger qui fabrique des vagues, comme si la musique était posée sur une masse mouvante, avec flux et reflux. Pour ma part, la 2^{ème} partie m'intéresse beaucoup plus mais je suis extrêmement curieux de voir ce que Raoul peut tordre là-dedans pour nickcaver le tout (*sorry Nick*).
- Que d'une certaine manière, je connais peu d'opéra où le final est si pauvre (je ne le dis pas comme une critique), il y a une sorte de banalité du mal dans cette scène. Comme si Bizet n'avait pas voulu rendre ça grandiose, mais plutôt sans imagination. Car ces José et Carmen manquent cruellement d'imagination, ils réagissent exactement comme on l'imagine. Par contre...
- Je n'imagine pas supprimer l'opéra de la dernière scène et finir en parlant, pourtant, le texte quand il est dit et non chanté a énormément plus de force, de profondeur et de mystère. Ça commence par des gens qui se connaissent et qui en plein jour se disent *C'est toi ?* Puis c'est cette phrase que José répète ; *laisse-moi te sauver*, qui est quand même incroyable. Le non-départ de Carmen. Avec le chant on n'entend plus ça, et je me demande si ce n'est pas la faute du chant, mais du pathos obligatoire (inscrit dans cette orchestration qui vient comme une houle) qu'amène la fin d'un opéra, quasi une injonction à déborder. Peut-on écrire ça musicalement autrement et le chanter mathématique ? Cette fin doit rester un constat, ce n'est plus du tout une histoire de sentiments.

Si je réduis à cet esprit-là, il y a :

- C'est toi ? – C'est moi. – On m'avait avertie que tu devais venir, on m'a conseillé de partir, mais je n'ai pas voulu fuir. – Pourquoi fuir, j'ai une solution : on oublie le passé et on va vivre ailleurs. – Impossible. Entre toi et moi c'est fini. Je te l'ai déjà dit. – Laisse-moi te sauver. – Non je sais que tu vas me tuer. De toute façon. Je ne retournerai pas vivre avec toi. – Parce que tu ne m'aimes plus ? – Parce que je ne t'aime plus. – Moi je t'aime encore. – Je le sais. – Je peux changer de vie. (là une sorte de sous texte ou d'ellipse dans ce que répond Carmen qui veut dire en substance :) – De vie, oui, mais tu ne changeras pas et moi non plus je ne changerai pas. Moi je veux de la liberté, et c'est ma liberté que tu ne supportes pas. Je m'en vais. – Où ? – Ça ne te regarde pas. – Tu vas voir ton amant ? – Ça ne te regarde pas. – Il n'est pas question que tu y ailles. – Oh si. – Tu l'aimes ? – Oui. – Donc, si je comprends bien, j'ai tout

perdu pour que tu t'en ailles à la fin. Il n'est pas question que tu ailles le retrouver. – Oh si. – Je suis fatigué de te menacer. – Tu arrêtes quand tu veux. Il y a deux solutions, soit tu me laisses passer soit tu me tues. – Tu ne viendras pas avec moi ? – Non. Il te faut une preuve que c'est fini ? La voilà : cette bague, autrefois, tu me l'avais donnée ? – Oui. – Je te la rends. – Alors... (Il la tue et quand les autres arrivent.) Vous pouvez m'arrêter... c'est moi qui l'ai tuée.

Quand je dis que ces personnages sont terriblement normaux.

*

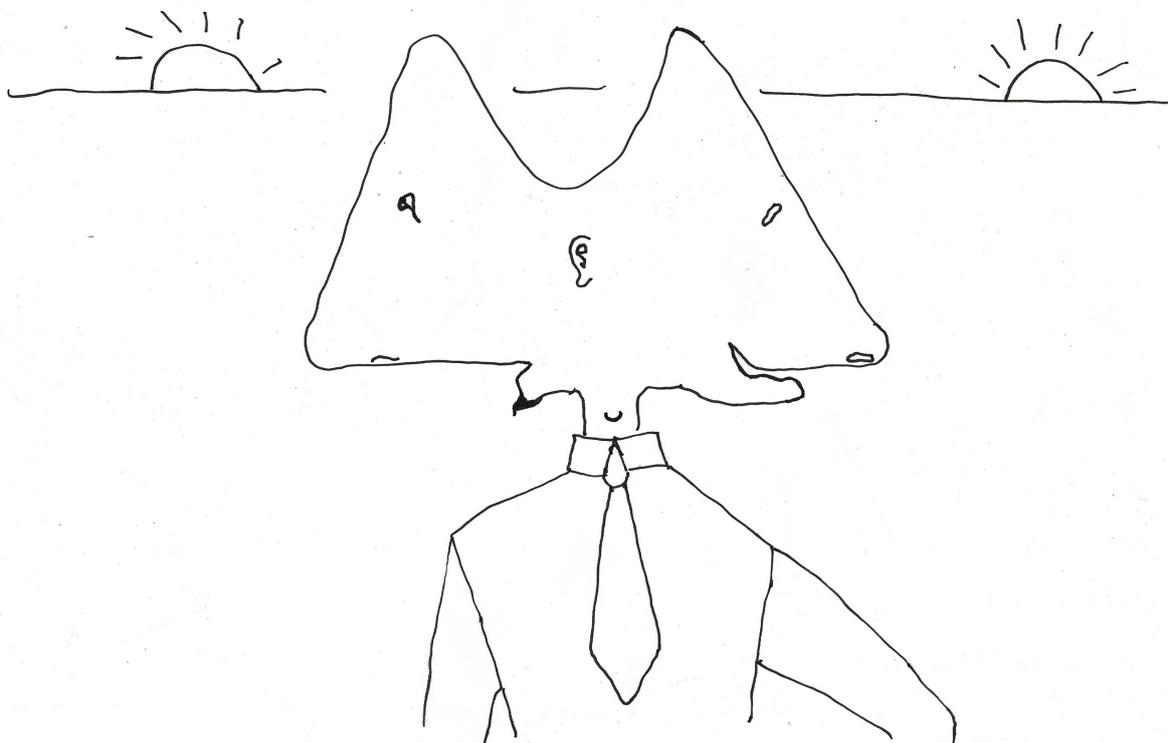
Dans son quartier, Carmen est mal vue.

*

MERCREDI

Mauvaise nuit. Juliette aux urgences à 7 000 km, persuadée pour la 3^{ème} ou la 4^{ème} fois depuis février qu'elle va mourir. Son corps est vraiment, sans qu'elle ait aucun outil pour ramener en elle un peu de quiétude, la caisse de résonance de sa peur. Au téléphone elle n'était plus qu'un nœud.

Ce matin, impossible de travailler. Ma tête me fait mal à nouveau et j'ai l'impression physique d'être bicéphale.



*

Au travail. Commençons cette scénarisation du 2^{ème} acte. Et d'abord qu'est-ce qu'a priori, je voudrais garder de l'opéra ? L'air des sistres et le duo de la fin, plus l'air de la liberté. Et l'air du toréador c'est obligé.

C'est marrant comme un calcul de nombre de mots donne vraiment une répartition parfaitement progressive des actes 1^{er} acte, 40 % / 2^{ème} acte, 30 % / 3^{ème} acte 20 % / 4^{ème} acte, 10 %. Ça veut quand même dire que si je fais un entracte en fin du 2, on en est quand même à 70 % de l'œuvre. Et si on ajoute le temps de l'entracte, on revient dans les arènes pour voir la fin. C'est presque un

cliffhanger. Raison de plus pour expérimenter la possibilité d'arrêter l'acte 2 sur l'Adieu pour jamais que se font José et Carmen. Ça pose par contre le problème de l'air de la liberté qui n'a plus de place pour finir là. À moins que Carmen et les autres ne le chantent que pour eux. Il faut que je le réécoute.

J'ai bien fait de réécouter. C'est vrai que cet air en fin d'acte ne que la répétition de ce que Carmen chante à José quand ils ont 2. Donc 1) il existe même en décalant la fin, 2) il peut très bien, si on a envie, ressurgir comme une virgule.

En fait, ce petit souci je l'ai avec au moins 2 moments (4 airs pour 2 moments).

Parce qu'à la fois, j'imagine la fin de l'acte 2 comme une sortie vers l'entracte sur l'air de la garde descendante chantée par les chanteurs qui se déguisent en petits soldats... Et l'air de la liberté ne peut pas se superposer à ça, sinon j'ai 2 fins d'acte. L'avantage de la garde descendante, c'est qu'on sonne la fin de l'entracte avec la garde montante.

Le 2^{ème} cas de conscience, c'est au début du 3 ou pour moi, la habanera a toute sa place, mais par sa présence empêche quasiment le tirage de carte. Ce sont 2 façons de s'occuper pour un seul moment.

*

Wouah! Ce travail m'épuise à chaque fois. Le moment où il faut se résoudre à l'assemblage... C'est à chaque fois, et ça depuis qu'en 1989, j'ai adapté le Faucon Maltais, la même chose. Ce que je vois, je n'arrive que très imparfaitement à l'écrire et je sais que ce que j'écris bien résistera moins facilement à l'épreuve des répétitions.

Et puis il y a une tyrannie de l'adaptation. Elle te ramène à des réalités triviales. Elle écartèle ta volonté : d'un côté, se plonger dans l'eau d'un texte fait naître des choses qui à la fois s'inspirent de lui et à la fois s'en émancipent, de l'autre côté, l'histoire originelle, sa mécanique, fait que ses libertés, et même cet arrière texte que tu as mis au jour, dérangent une ordonnance qui te le fait payer...

Allons, allons en promenade pour ordonner le 3^{ème} acte. Mais avant réécoutons-le une fois en prenant quelques notes.

*

Écoute (version Abbado)

- ... L'entracte entre le 2 et le 3, cette élégie renforce mon idée de commencer l'acte par la habanera très simple, chantée avec la voix la moins lyrique possible, et dans la mesure du possible que se soit Carmen qui s'accompagne elle-même. C'est un peu tous les matins du monde, oui c'est ça, l'enfance du monde.
- ... Initialement, l'acte commence dans la nuit. Je viens de m'en apercevoir en lisant la didascalie : solitude complète et nuit noire.
- ... L'arrivée des contrebandiers est extrêmement évocatrice. Une sorte de musique imitative. Elle a l'aspect d'une boucle, elle empile sur la mélodie, elle agrège des instruments. On pourrait peut-être s'en servir pour le récit des minutes de la journée du 30 juillet.
- ... Pourquoi faut-il que si souvent, on ne comprenne rien aux paroles, comme si la voix était noyée ? C'est vrai pour les arias, encore plus vrai pour les chœurs. C'est dommage, dans cet air de l'arrivée des contrebandiers, il y a quelque chose de Prokofiev. Alexandre Nevski ou le lieutenant Kijé. C'est très beau.
- ... La voix de Domingo dans le 1^{er} dialogue qu'il a avec Carmen est déchirante. Et pourtant tout le travail que je veux faire, c'est d'arracher à l'interprétation ce qui fait justement la beauté de Domingo, ce matelas, ce bain émotif permanent.
- ... Je ne sais pas où mettre ce recours à la cartomancie. Est-ce Bizet qui sacrifie à la couleur locale (Gitans = cartomancie) ou bien le recours au destin a vraiment son importance ? Je dis ça parce que les filles chantent ça plus comme un jeu que comme une véritable injonction du destin (Frasquita et Mercédès ne sont pas gitanes, juste andalouses). C'est plus entre elles deux une petite bataille – La vie dont je rêve vaut mieux que la tienne. Une battle d'avenir. Elles pourraient très bien se passer de cartes.
- ... La 1^{ère} emphase de Berganza quand elle tire les cartes n'est pas formidable, mais c'est inscrit dans la musique. L'air qui suit « *En vain pour éviter les réponses amères* » est vraiment magnifique et ne donne pas envie de le supprimer.
- ... Il faudra vraiment chanter sans rouler les r. Par pitié, chanteurs, ne roulez pas les r.
- ... Rien à voir mais Carmen va avoir du mal à descendre de ce rocher s'il y a ce nuage.
- ... Je me demande si dans cet opéra, le destin n'est pas un lieu commun. Bizet veut écrire un opéra tragique alors il y saupoudre du destin. Parce que la tragédie, c'est le destin. Ce faisant Bizet ne comprend pas que dans l'histoire qu'il raconte, le tragique est ailleurs. Dans l'inépuisable de l'agôn et dans le rapport indécidable que chacun exige de lui-même et qu'il exige de l'autre.
- ... L'air des douaniers chanté par les filles est vraiment charmant, il donne envie de l'apprendre par cœur et de le chanter à un douanier suisse en passant la frontière.

- ... Dans cet air-là (des douaniers) on se rend compte à quel point Bizet est généreux. Il ne fait pas excès d'épure. Dans un seul air il y a au moins cinq ruptures mélodiques, des ruptures rythmiques...
- ... Dans la version d'Abbado, le dialogue entre Micaela et son guide est très beau. L'absence d'accent au français du guide est désarmante.
- ... Micaela est courageuse sans jamais être emphatique. L'air de l'épouvante gagnera à être chanté d'une façon très claire. Ce courage de Micaela a toute son importance. Ce n'est pas le courage aveugle et brutal de José, le courage solaire d'Escamillo, le courage bravache de Carmen, c'est juste une femme qui dit qu'elle a peur mais qui dit que puisqu'il le faut, elle est là.
- ... Quel dommage, cette façon de jouer comme une vierge effarouchée.
- ... C'est mystérieux ce choix qu'Abbado a fait de traiter les paroles parfois comme des dialogues et parfois comme des récitatifs. Ça marche mais je ne comprends pas ce qui a conduit à ce choix.
- ... Je ne peux pas dire que l'air qui accompagne le combat entre José et Escamillo me réconcilie avec le XIXe. Tout cela est à la fois kitsch et ampoulé.
- ... À la fin de l'adieu d'Escamillo, il y a une petite phrase courte qui gagnerait à être développée. Et vous remarquerez qu'il y a une petite reprise instrumentale de la habanera après son départ. J'ai donc bien le droit de la faire chanter dans cet acte 3, non ? D'autant plus qu'un siècle et demi après la création, cet air est si connu que le chanter, même pour la première fois, relève de la reprise.
- ... Et revoilà l'appel de la mort, qu'on entend régulièrement dans l'œuvre à commencer par la fin de l'ouverture. On n'en a jamais parlé avec Raoul. Pourtant, c'est l'air de l'ouvre. Il traverse tout. Qu'en fera-t-on ?

*

Qu'est-ce que je vois dans cet acte ?

Carmen seule / l'air de l'épouvante, Micaela le chante en déséquilibre / La mort dans les cartes ou pas... / les minutes de la journée. Pourrait-on ouvrir l'acte avec Carmen et le refermer avec Micaela ?

*

Je m'arrête pour ce soir. Hormis ce mal de tête, c'était une belle journée. Demain, dernier jour d'écriture. L'au revoir au Vallespir.

L'idée de cette scène avec les enfants m'enthousiasme, même si elle n'est qu'une idée pour l'instant... Parfois je voudrais être né de la dernière pluie.

*

Plus tard...

Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre...

Je suis allé marcher dans le village à la nuit tombante. Les fenêtres des cuisines étaient toutes ouvertes, les gens mangeaient un peu tard et j'entendais chaque conversation. C'étaient des conversations paisibles, les enfants qui ne posaient pas de questions riaient doucement.

Une fois de plus mes pas m'ont amené jusqu'au cimetière. Celui d'en bas aujourd'hui. Beaucoup de tombes y sont de véritables jardins en bataille. Des cosmos, des massifs énormes, des lupins, des roses, des broussailles... Même si je ne réclame pour moi aucune sépulture, je me suis surpris à me dire que sur ma tombe à moi j'aimerai qu'il pousse un peu de thym.

Je suis passé dire bonjour à Michel Bories, entre les caveaux, il y avait un souffle d'air frais, mais les pierres étaient encore brûlantes.

Un chien aboie. Dans les ifs, les bourdons s'affairent.

Demain c'est l'été.

*

JEUDI

J'ai sauté le pas. Je suis devenu ce matin un membre bienfaiteur de l'association pour la sauvegarde de la tour de Batère. J'espère qu'au moins une fois rafistolée, ils n'iront pas éclairer cet ancien fanal la nuit.

Un café chez Françoise, une heure à refaire le monde avec la voisine... Ce village va me manquer. Il m'a donné envie de retourner à Puyloubier, voir s'il n'y aurait pas une cabane dans les ruelles. Depuis que j'ai acheté ma maison, j'ai réfléchi à ce qui m'est nécessaire lorsque j'habite quelque part, pour avoir le sentiment d'être chez moi et je sais : j'ai besoin que de cet endroit, maison, appartement, caravane, palais... il faut qu'on puisse en partir à pied pour aller quelque part. Quelque part, c'est un peu vague. C'est très ouvert. À Poitiers, Grand'rue, c'était traverser à pied la vieille ville romane et la librairie de Solange. À Aix, c'était aller au cinéma et même au 17^{ème} étage de la tour 10 du Roy d'Espagne, c'était de pouvoir mettre mes chaussures de marche, de prendre l'ascenseur et d'être dès la porte passée dans la colline et de pouvoir aller sans croiser personne dans les calanques jusqu'à la mer. Plus modestement, certains endroits où j'ai habité m'ont suffi juste parce qu'en bas, il y avait un gentil café.

C'est ce qui manque à ma maison d'aujourd'hui, alors Puyloubier sous la Sainte-Victoire et son café sous les platanes...

Allez, zou !

J'ai trouvé les deux morceaux qui devraient m'accompagner aujourd'hui. Un très vieil enregistrement 78 tours de la suite en La de Haendel, Sonate opus 1-3, jouée par Renée Chemet au violon, et un autre enregistrement de 62, où Gérard Souzay chante un air avec une délicatesse extrême. L'air s'appelle 'la Barcheta', mais je n'en connais pas le compositeur, peut-être Reynaldo Hahn. Pour une fois que j'aime une voix de ténor !

Et quoiqu'il ne soit qu'onze heures et demie, j'ai ouvert un bon vin de Collioure.

Il faut reparler du 4^{ème} acte. De la fin. Dans l'opéra initial, il dure 19 minutes, 21 avec l'ouverture, dans la version d'Abbado et 1 minute de moins dans la version de Prêtre.

(Je ne vous ai pas parlé de ma version Vinyle de Carmen à l'opéra de Pékin, tout en chinois. Fin seventies ou début des années 80. Ma mère avait acheté ça mue par je ne sais quelle mode ou coquetterie intellectuelle ou communiste. Et je me souviens qu'à la radio sur le coup on ne parlait que de ça. Ou elle en avait entendu parler au Grand Échiquier. Je l'ai toujours et je l'ai écouté l'autre jour

sur le Teppaz. La Chine s'éveillait peut-être, mais ce n'est pas ce *Carmen* qui a ébranlé le monde, n'en déplaise à Alain Peyreffite.)

20 minutes, c'est court. J'essaie de trouver l'intention de Bizet et ses librettistes.

L'effet que l'écoute produit en moi ne me suffit pas. Peut-être parce que je n'ai jamais vu l'opéra, à part monté par Brook mais il avait fait valser la corrida.

L'intention, qu'est-ce que se sont dit Bizet, Meilhac et Halévy quand ils ont parlé de la fin ? Il faut les imaginer au café, en début d'après-midi, tous les trois, Georges, Ludovic, Henri et Georges. Ils ont peut-être emmené la nouvelle de Mérimée. – Qu'est qu'on fait pour la fin ? Qu'est-ce que tu veux, Georges ? – Une belle mort ! – Ouais, be more specific, please ! Et d'abord, pourquoi, elle se barre pas, la petite. Elle voit bien qu'il va la tuer, elle est pas suicidaire que je sache. – Non, elle est pas suicidaire. Mais bon, elle croit à la destinée. Elle a lu dans les cartes. – On ne reste pas là les bras ballants sur une voie ferrée quand la loco arrive simplement parce qu'on a lu qu'on va mourir un jour sous un train. – Écoutez les gars, j'en sais rien, d'accord ? Ce que je vois, c'est qu'elle est là, qu'il est là, et qu'il y a du monde autour. Et que c'est la fête. Ça ne vous est jamais arrivé d'être dans un endroit où tout le monde fait la fête et de vivre un drame ? – Oui, mais on est toujours vivant. – C'est pour ça que j'ai pas demandé à Carmen d'écrire le livret d'un opéra qui s'appellerait Halévy ! – N'empêche, un gars jaloux qui tue sa petite amie, il y en a des pleins cageots à Paris. – Justement, c'est l'histoire de tout le monde. – C'est ça que tu veux, une histoire banale, une histoire ordinaire ? Un samedi soir sur la terre ? – Un samedi soir sur la terre, qu'est-ce que tu... – T'inquiète, tu peux pas comprendre, j'anticipe. – Si je comprends bien, Georges, tu veux pour la fin de l'opéra, une fin banale, tu veux qu'ils chantent quand même ? Parce que sinon, on pourrait les faire parler... – Pourquoi pas ? Finir un opéra en récitatif, ça aurait de la gueule ! – Pour de la gueule, ça aurait de la gueule, mais on est bon pour se faire assassiner par les puristes. – Moi je sais pas mais j'ai quand même besoin de tragique, si c'est pour faire rubrique des chiens écrasés. – Putain Henri, c'est ça, tu l'as dit, Carmen meurt comme un chien écrasé ! C'est ça que je veux. C'est pas une mort tragique, c'est pas une fin tragique, c'est une fin de merde, une fin sans aucune beauté. – Tu es sûr ? – Oui ! C'est ça la mort, c'est pas beau, c'est pas grand. C'est juste mal fait. D'accord. Et le chœur ? Qu'est-ce qu'il en dit le chœur ? Tu ne vas pas supprimer le chœur, quand même, parce que moi, je veux bien retrouver du boulot après. – Il a pas tort Ludo, Il dit quoi le chœur de cette mort pas belle, comme tu dis ? Il dit *Hou les minables*, il dit *C'est pas bien*, José, *on ne frappe pas une femme, même avec une fleur*, il dit *Achève-la*, il dit *Sauve toi la belle* ? – Il dit rien, il s'en fout le chœur, il est passé à autre chose. Tu l'as dit toi-même, des histoires comme ça, y en a des pleines cagettes. – On n'en met pas, alors ? Pas

de chœur à la fin, j'assume pas. – Putain les gars, vous faites chier, on fait ce qu'on veut, quand même ! Le chœur à la fin, c'est pas gravé dans la Poétique d'Aristote. – N'empêche, fais ce que tu veux mais si les gens sont pas contents, ta Carmen, elle ne va pas mourir beaucoup de fois, je te le garantis. On pourra s'estimer heureux si on tient l'affiche une semaine. (*Gros silence à la table, Bizet s'est pris la tête dans les mains. Ça turbine dans le ciboulot.*) – Je sais ! Ils veulent du chœur, on va leur en mettre. On va leur en mettre dans les coulisses. – Quoi ? – C'est la corrida ? – Oui ? – On pose la scène devant les arènes, et quand la corrida commence, tout le monde y va, derrière le rideau de fond de scène, on n'aura qu'à peindre dessus une porte. – Mais si le chœur est pas là, quel intérêt ? – Il est pas là, on l'entend. Il applaudit la corrida, il encourage Escamillo, ce que vous voudrez, mais on l'entend. C'est pire ! On Je vous le dis, tout le monde s'en fout, de la mort de Carmen. C'est plus rien, la mort de Carmen. Ils sont tous partis à la fête. Et ce que nous, on regarde, c'est pas la mort de Carmen, c'est le fait tragique que ce qui est tout pour eux deux n'est rien pour les autres. Ce qui est tragique, c'est que la mort de Carmen n'intéresse personne.

Voilà. J'ai essayé d'écrire ça d'un trait, pour vérifier que ça pouvait être l'élaboration d'une intention et ça me semble de marcher. C'est de la maïeutique à la petite semaine, mais bon ! Après tout c'est ça la création, une arrière-boutique.

J'imagine que si je montais un truc à la *Shakespeare in love*, je pourrais mettre une scène de café comme ça, juste avant la fin.

*



*

J'entends une dissonance. J'entends le *Deguello* à la trompette. J'entends *Dans mon pays d'Espagne, olé!* chanté par tout le public.

Pour le coup, le fait que tout se passe dans l'arène complique la tâche de la fin puisque Carmen et José sont au centre de notre attention. Il s'agit de trouver ce qui peut représenter l'indifférence.

Le monsieur qui revient de ses courses, les enfants qui jouent, des passants ? ...

Les musiciens qui jouent autre chose ?

*

« *Un magnifique tapage de cirque* », écrit Nietzsche à propos de Carmen. Comment faire pour représenter ça ? Musicalement et scénographiquement ?

J'ai des images de cinéma. Un bal qu'on voit du dessus, des gens qui dansent et au milieu, le zoom sur les deux et leur solitude.

Et en passant, rien à voir, mais c'est quand même un peu culotté de parler de femme fatale à propos de Carmen. Elle est l'objet, pas le bras du destin. Il faudrait inventer l'adjectif *faté* : qui est agi par le destin.

Dans la perspective de ce spectacle « participatif », le plus évident serait d'avoir recours à la foule, mais d'une part, ce serait un brave merdier et ensuite, cela revient à utiliser les gens, pas à les faire jouer.

Reste aussi mon idée de la manifestation. S'aimer dans la guerre, se détester, se quitter dans la guerre, quel poids cela a-t-il ? Qui regarde un baiser au milieu des bombardements ?

Dans le 4^{ème} acte, José et Carmen ne sont que des rabat-joie.

Et dans les notes d'intentions que Nadine Duffaut a écrites pour sa mise en scène pour l'Opéra de Reims : « *Ne pas oublier de raconter le plus simplement possible une belle histoire, comme on en raconte aux petits, le soir, pour qu'ils s'endorment...* »

[pause]

*

La route de Montferrer aura certainement été pendant ces 12 jours, ou plutôt depuis samedi dernier, 1^{er} jour où j'ai commencé d'assembler les choses, le chemin le plus fertile à ma réflexion. Autant les sentiers de montagne ou la promenade du soir dans le village sourd ont aidé mes pensées vagabondes, autant, lorsqu'il s'est agi de se lancer dans l'adaptation d'un acte, c'est le chemin de Montferrer que j'ai pris. Ce spectacle sera donc marié avec une route départementale.

Je crois que les 4 fois que je l'ai emprunté, je n'y ai pas croisé une voiture. Pourquoi ce chemin est-il si efficace pour ce travail ? Peut-être le bitume m'évite de regarder où je mets les pieds, peut-être les virages fabriquent des paliers de décompression, peut-être Corsavy que je vois tout entier quand je me retourne fabrique-t-il un travelling arrière qui, par idiosyncrasie, m'aide à prendre de la distance avec ce à quoi je suis en train de travailler ? Et peut-être aussi est-ce le fait que le village de Montferrer soit à 8 km, ce qui m'évite de penser à arriver au bout. Je ne le prends donc que le temps de prendre une décision.

Parce qu'il n'est question que de ça, c'est la grande affaire. Décider de quelque chose !

Je le vois bien, je n'émetts depuis 12 jours que des hypothèses, et cette adaptation que j'ai décidé de finir est une sorte de blague. Elle le serait quand bien même on pourrait suivre à la lettre tout ce que j'y ai mis.

C'est particulièrement vrai avec ce dernier acte. Je n'en suis objectivement pas à prendre les bonnes décisions. Je ne sais pas s'il faut chanter ou parler, fabriquer de la foule ou de la solitude, je ne sais pas ce que je pourrai demander aux chanteurs, au compositeur, aux musiciens. Je ne sais pas ce que j'entends par dissonance, par indifférence, par cacophonie. Je ne sais pas comment on représente une fête...

Alors, le juste à ce moment-ci devrait être de laisser reposer.

Mais décider a une vertu, même décider trop tôt, même décider en toute méconnaissance de cause. Je dirais même, *se* décider. Brûler ses vaisseaux. Pour filer la métaphore maritime, cela oblige à aller à l'abordage. Et quand je vois l'océan de *peut-être*, de *un peu*, de *presque* (je le sais bien, des infirmités comme ça, j'en colle deux ou trois par phrase), un abordage bien franc et bien net est un contrepoids salvateur.

Je vais donc, alors qu'il est trop tôt et qu'il y a 90 % de chance que mes idées ne soient pas les bonnes, me décider à quelque chose avant ce soir.

(Ey ! Je me rends compte en écrivant ça que j'ai passé à l'as la fin du roman ! Le chapitre 10, il faut que je m'en occupe, mais avant, encore 2 ou 3 éléments que j'ai notés sur la D44.)

- 1) Si je pouvais dresser un chien à pisser sur le corps de Carmen, je le ferais.
- 2) Ou bien des chants d'oiseau. Après la mort de Carmen, petit à petit, les oiseaux reviennent et piaillent et le son monte jusqu'à devenir insupportable.
- 3) Je cherche une cohérence à son comportement quand je me demande pourquoi Carmen reste alors qu'elle sait que la mort l'attend. Et si je ne comprends pas pourquoi elle reste, je ne comprends pas non plus, puisqu'elle a décidé de rester, pourquoi elle se met à courir et à fuir lorsque José sort son arme. Là où on en est, autant attendre la mort sans se fatiguer. Et je me demande si bêtement, il ne s'agit pas de représenter, en même temps que la trivialité du meurtre, la réalité de nos incohérences. Ce n'est pas la mécanique implacable et rituelle du destin qui se joue, c'est le résultat hasardeux de nos décisions perpétuellement incohérentes.

*

DES ARMES / suite

10.

Ils sont plus de deux mille et je n'en vois que deux... Ou bien On s'aime et c'est difficile, on s'attache avec des fils... on s'aime et c'est tellement dur, on s'crie dessus on s'griffe la figure. Ou bien C'est une histoire normale. Une histoire ordinaire, on est tout simplement un samedi soir sur la terre...

On aurait dû se méfier. C'est commun comme une chanson. Il ne faut y chercher ni de logique, ni de leçon. Si on le prend en photo et qu'on le montre à quelqu'un, il nous dit *j'ai la même*.

C'est une suite de malentendus, une suite de choix discutables. Un mot qu'on a compris autrement. Un procès d'intention. Une interprétation douteuse. C'est quand on est de mauvaise foi.

C'est quand on dit *Tu me demandes l'impossible*. C'est quand on dit, *Je ne t'ai jamais rien promis*. C'est quand on dit *Tu veux toujours avoir le dernier mot, Je me suis sacrifié(e) pour toi. Arrête de me surveiller*.

C'est quand ça part en vrille, quand on va à l'hosto, quand on retourne chez sa mère, quand on dort sur le canapé.

C'est les questions habituelles : *Pourquoi tu restes si tu n'es pas bien ?
Pourquoi tu m'as frappé – Tu m'as poussé à bout. Qu'est-ce qu'on
fait encore ensemble ?*

C'est une histoire d'anonyme. Il est mort, tu le connaissais ? Non.
Tu as vu le printemps arrive.

C'est une histoire de biceps, de bite, de testostérone.

Une histoire de coups de couteau ou de revolver. De gilet pare-
balles, de verrous, de ceinture de chasteté.

C'est quand on fait mal parce qu'on peut. Quand on dit *J'ai bien le
droit*. C'est quand on contre, quand on esquive, quand on
prend le coup, quand on comprend que pour que ça s'arrête, il
faut arrêter de se défendre.

C'est l'histoire des armes.

Il ne faut y chercher ni de logique, ni de leçon.

Il ne faut pas y chercher de l'amour, juste des rapports de force :

Un homme aime une femme qui ne l'aime plus, alors il la tue.

Aujourd'hui, c'est ça, demain ce sera autre chose.

*

Bien. Voilà ce roman bouclé.

Il n'aura servi qu'à justement essayer de s'arracher à ce que j'appelais hier la tyrannie
de l'adaptation. Comme de prendre un peu de temps inutile, pas directement
efficace en tout cas.

Je peux toujours retarder le moment de l'assemblage, je ne vais pas y couper. Je vais
donc faire un travail ludique à défaut de pouvoir faire un travail juste.

Je prends tous les éléments auxquels je pense ou auxquels j'ai pensé et je les place
dans cet acte.

- 1) « *Dans mon pays d'Espagne, Olé* » (La fête, l'insouciance.)
- 2) Zoom sur les deux héros. (la solitude.)
- 3) Les cris oiseaux. (la banalité du mal.)
- 4) Le dernier dialogue (les malentendus et les choix discutables.)
- 5) La manif. (le chœur indifférent.)
- 6) De l'opéra. (L'opéra !)
- 7) Le deguello. (le contrepoint musical.)

On verra bien.

*

Si tu aimes sans provoquer d'amour réciproque, c'est-à-dire si ton amour, en tant qu'amour, ne provoque pas l'amour réciproque, si par ta manifestation vitale en tant qu'homme aimant tu ne te transformes pas en homme aimé, ton amour est impuissant et c'est un malheur.

Marx, manuscrits de 1844.

Our revels now are ended.

C'est le dernier soir. Pour dire au revoir, j'ai mis La voix déchirée du chanteur d'Arcade Fire, *Neighborhood #1*.

La bouteille de Collioure est presque finie et je n'éprouve qu'une bonne ivresse.

Cette adaptation n'était pas dans la poche, et je ne donnais pas cher de ma peau ne serait-ce que vendredi dernier. Toute imparfaite qu'elle soit (et heureusement qu'elle est, méconnaissant ces interprètes, la proposition musicale, etc.), elle m'a rappelé ce que j'ai pu faire sur *Pelléas et Mélisande* il y a 20 ans. Ce projet requiert de la naïveté. Et ces 12 jours ont fait naître même de l'impatience. Ce n'est pas si mal.

Ma dernière promenade a été coupée en deux par une conversation avec un artisan médiéval qui fumait du tabac roulé devant son garage. Nous avons parlé boutique.

Je suis d'autant mieux ici que je sais que je ne suis pas chez moi. Les Pyrénées ne sont pas ma montagne. J'ai essayé de comprendre ce qui les différencie des Alpes. Au-delà des lieux communs habituels, du genre *Ce n'est pas la même mentalité... Les Pyrénées sont plus sauvages*. J'ai la sensation qu'ici, la montagne est une donnée, elle n'est pas un sujet, juste un endroit où par le hasard de la naissance, on a fait ces premiers pas. Comme si les Pyrénées n'étaient pas une destination, ou bien par accident. D'ailleurs, les Pyrénées sont pour l'histoire humaine, avant tout, un passage. Les Alpes non (à part pour Hannibal). On ne traverse pas les Alpes, on y va, on ne va pas dans les Pyrénées, on y passe. Tout cela évidemment est une honteuse simplification.

Mais je me rends compte ici que beaucoup de mon passé d'élève républicain me revient. *Alt sunt li puyz et tenebreus et grans, Les vals parfont et les ewes current* (*Haut sont les puyz et ténébreux et grands, les vaux profonds et les eaux courantes – courantes pour impétueuses*), mon distique préféré de *la chanson de Roland*, Premier texte qui m'a donné l'envie de m'attaquer au français du XIIe siècle, et qui m'aura fait aimer le décasyllabe plus que l'alexandrin, définitivement.

Et chaque fois que je me suis aventuré dans les chemins aux fougères tièdes, je me suis redit les vers de Bernard de Ventadour, que j'ai lu il y a plus de 30 ans et que j'oublie et me rappelle alternativement.

Can vei la lauzeta mover
De joi sas alas contra'l rai
Que s'oblid' e's laissa chazer
Per la doussor c'al cor li vai
Ai ! Tan grans enveya m'en ve
De cui qu'eu veyau jaurion
Meravilhas ai car desse
Lo cor de dezirer no'm fon

(Quand je vois l'alouette bouger de joie ses ailes contre un rayon de soleil, elle s'oublie et se laisse tomber tant la douceur lui vient au cœur... Ahi ! une si grande envie me vient en voyant son bonheur, c'est merveille que mon cœur à moi ne fonde pas de désir.)

Bernard de Ventadour, le gentil Troubadour ! Je ne me souviens plus que de cette première strophe, et de deux vers un peu plus loin dans le même poème et qui résumaient ma jeunesse. *Ailas tan cuidava saber d'amor e tan petit en sai* (Hélas, je croyais tant savoir d'amour et j'en sais si petit), il faut que je sois ici pour me rappeler de tout ça.

Mon dernier séjour dans cet endroit du monde date d'avril 83 et c'était un voyage de séparation. Depuis un an, je sortais avec Françoise et on était en train de se quitter. Ses parents avaient une petite maison à Campoussy, entre Prades et Sournia et j'avais proposé que pour se dire au revoir, on passe une semaine ensemble, à Campoussy. C'était les vacances de Pâques et on était parti en train-vélo, ou plutôt, train-tandem, puisque j'avais acheté un tandem pour l'occasion. On est descendu à Perpignan, on a mangé sur le marché de Perpignan une fougasse dont je me souviens encore et on a monté les lacets jusqu'à la maison sur ce tandem suranné. Mais j'étais moi aussi un jeune garçon d'un autre temps.

C'est une des premières fois que j'ai perçu le sentiment de l'étendue. Et puis, j'étais en hypokhagne, j'étais parti avec *Les Essais* de Montaigne et à la fin de la semaine, j'ai téléphoné à mes professeurs et je leur ai dit que je lisais *Les Essais*,

que je n'avais pas fini et que je redescendrai à la fin du III^{ème} Livre. C'était sans doute de la coquetterie, mais mes profs m'ont donné leur bénédiction, j'ai pris une semaine de plus avec Françoise, j'ai fini *Les Essais* et cette semaine a été une des plus importantes de ma vie.

Question séparation, le voyage a été moins efficace. Se quitter lorsque justement on est juste en dessous du paradis prête à confusion. Nous nous croyions plus fort que nous étions, Françoise et moi, et même si nous nous sommes vraiment quittés à la descente du train retour, à la gare de Poitiers, l'histoire a traîné en longueur et s'est percluse de malentendus et d'attentes inassouvies. Je revois Françoise encore aujourd'hui de temps en temps quand je joue du côté de Toulouse et je sens à chaque fois qu'entre nous une plaie nous gratte encore un peu.

Aux Pyrénées, je dois une autre promesse, que j'ai faite à l'autre Annie de l'histoire. Pendant des années, ma mère a rêvé de traverser les Pyrénées. Je faisais avec elle d'abord de la haute montagne, puis de la randonnée dans les Alpes et on en parlait souvent. Traverser les Pyrénées par le haut sentier, le rêve d'Annie, le rêve de ma mère. Et puis elle a vieilli et on a parlé de le faire ensemble, pour ses soixante ans. Et puis on a laissé passer le temps. Quand elle devenue trop vieille pour en rêver encore, on a arrêté d'en parler et puis elle est morte. Et je lui dois cette traversée. Je la ferai l'année de mes soixante ans à moi.

Passer 12 jours avec Carmen ne laisse pas indemne. Je pensais ne pas parler d'amour et je n'ai fait que ça.

Pendant que j'écris ça, les paroles décosuées d'Arcade Fire me déconcentrent tout d'un coup, je ne les avais jamais écoutées. *Des fois on essaie d'appeler nos bébés mais on a oublié leurs noms, les noms qu'on leur donnait. Et des fois on se souvient de nos chambres, des chambres de nos parents et de celles de nos amis. Alors on repense à nos parents et on se demande ce qu'ils sont devenus.* C'est très étrange ces vers et je les offre à Katia, même s'ils ne sont pas de moi. Je trouve qu'ils lui vont bien.

Je n'ai pas non plus parlé du film qui m'a accompagné cette semaine, *Lonely are the Brave*. Qui m'a souvent aidé à me mettre au bon endroit. C'est un film inépuisable.

On confond souvent souvent inépuisable et profond. Un puits peut être profond et vide, inépuisable et peu profond. Il en va de même je crois, pour les pensées. Je me disais ça l'autre jour à propos de la phrase de Socrate : *Deviens ce que tu es*. Lorsque Pierre-Antoine Marie, mon prof de philo en khâgne, nous parlait du paradoxe de cette injonction, je le prenais de haut. La phrase me semblait simpliste et sans profondeur. Certes elle est d'emblée compréhensible et peut parler à n'importe qui. Il n'empêche, on y revient. On s'y abreuve comme une

source, on s'y retrouve quand on se perd. C'est l'exemple même d'une pensée pas forcément profonde, mais définitivement inépuisable. Il faudrait creuser tout ça, je sens qu'en survolant je dénature, mais c'est que très souvent pendant ces 12 jours j'ai rencontré cette sensation de tenir avec Carmen une histoire plus inépuisable que profonde.

C'est peut-être une des caractéristiques des mythes ? Une catégorie particulière de pensée. On a compris l'histoire, on a conscience de l'arrière-monde qu'elle porte, mais on n'arrive pas à s'en débarrasser.

Il est bientôt minuit, l'heure de cendrillon. L'heure des citrouilles. Il est temps que je m'en aille.

Toujours Arcade Fire, quel drôle de poème ! Ça me plait de finir comme ça, par cette chose insaisissable et si peu à sa place, en la traduisant vite :

C'est un jour, mon quartier a disparu sous la neige

*Mes parents pleurent et moi, je construis un tunnel de ma fenêtre
à la tienne. On s'est donné rendez-vous sur la place.*

*Et comme il n'y a plus personne, on laisse nos cheveux pousser, on
oublie ce qu'on savait.*

*Tu chantes un hymne d'or
tu changes le plomb qui dort
Et les jours raccourcissent.*

*On essaie d'appeler nos enfants mais on a oublié les noms qu'on
leur donnait.*

*On se souvient juste encore de nos chambres, des chambres de
nos parents, de celles de nos amis.*

Nos parents où sont-ils ?

*Tu chantes un hymne d'or
tu changes le plomb en or
Et les jours raccourcissent.*

*C'est ma chanson ! c'est ma chanson, et c'est toi qui la
chantes.*

*Toutes les couleurs, réduis-les en poudre et répands-les sur mon
cœur.*

Quelle énigme !

Il n'y a plus de vin. Je pars sans réponse.

Je reviendrai.

Jeudi 21 juin, à Corsavy, 1er jour de l'été.
